LE TRANSFUGE,

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Paul Foucher et A. de Lavergne,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 28 FÉVRIER 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC II, roi de Prusse....	M. Alfred.
LE COMTE DE LUISDALL, gouverneur de Kremnitz.....	M. Auguste.
RODOLPHE ALVINZY, officier hongrois.....	M. Delafosse.
GEORGE WERNER, capitaine prussien.....	M. Lockroy.
LE BOURGUEMESTRE de Kremnitz.....	M. Herbet.
UN OFFICIER HONGROIS....	M. Durocher.
TRIMMER, sergent prussien....	M. Moessard.
PETERS, fifre.....	Mme Astruc.
UN MAJOR PRUSSIEN.....	M. Marchand.
UN BATELIER.....	M. Duplanty.
MATHILDE, fille du gouverneur.	Mlle Moralès.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'une grande salle du château du gouverneur dans la ville de Kremnitz.

SCENE PREMIERE.

LE GOUVERNEUR, LE BOURGUEMESTRE, ALVINZI, Officiers hongrois.

LE BOURGUEMESTRE. Oui, monsieur le gouverneur; depuis un mois que le roi Frédéric II a mis le siége devant notre malheureuse ville, les vivres sont épuisés, et au moment où je vous parle, la famine est déjà dans Kremnitz.

LE GOUVERNEUR. Eh bien, monsieur le bourguemestre, vous ferez faire une perquisition chez les habitans; tout ce qu'on pourra trouver de vivres sera mis en commun, et chacun s'astreindra à une ration.

LE BOURGUEMESTRE. Il sera fait comme vous le désirez, mais cette ressource est précaire.

LE GOUVERNEUR. Qu'importe, pourvu que le secours que nous attendons ait le tems d'arriver.

LE BOURGUEMESTRE. Songez que ce secours peut tarder long-tems encore; que la garnison, réduite de moitié, est encore décimée tous les jours, et que déjà une partie des remparts se trouve sans défenseurs.

LE GOUVERNEUR. J'y ai songé; vous ferez distribuer des armes aux enfans et aux vieillards, et vous emploierez les femmes aux travaux des fortifications. Que chacun se mette à l'œuvre, entendez-vous, monsieur? et que nul ne soit inutile à cette grande tâche imposée à tous, de sauver la ville de Kremnitz. Il n'y a d'exception de travail pour personne; pas plus

Digitized by Google

77579

qu'il n'y aurait d'exception de pillage si la ville succombait.

LE BOURGUEMESTRE. Ah! serez-vous donc toujours inflexible? et que faut-il que je réponde aux habitans?

LE GOUVERNEUR. Monsieur le bourguemestre, vous répondrez aux habitans que le comte Sigismond de Luisdall, magnat de Hongrie, a reçu les clefs de Kremnitz des mains de Marie-Thérèse, et qu'il ne les rendra qu'à Marie-Thérèse,... ou à Dieu. Allez, monsieur le bourguemestre, allez. (*Le bourguemestre sort. Aux officiers.*) Quant à vous, messieurs, cette nuit a été pénible, et elle nous a coûté encore bien des braves; vous pouvez aller vous reposer, mais, dans une heure, il y aura ici conseil de guerre, et je crois pouvoir compter sur vous. Demeurez, monsieur Alvinzy, j'ai à vous parler.

(Les officiers sortent.)

SCÈNE II.

LE GOUVERNEUR, RODOLPHE.

LE GOUVERNEUR. Quel est votre avis, lieutenant, sur la situation de la ville?

RODOLPHE. Monsieur le comte, ce n'est qu'en tremblant qu'un jeune officier tel que moi peut répondre sur cette question à un général éprouvé comme vous; mais puisque vous me faites l'honneur de m'interroger, je ne vous dissimulerai pas qu'il ne me paraît pas possible que la ville de Kremnitz résiste plus long-tems.

LE GOUVERNEUR. Vous dites vrai, et* si nous ne sommes pas secourus aujourd'hui même...

RODOLPHE. Grand Dieu! mais ce secours.

LE GOUVERNEUR. Il ne viendra pas. Tenez, lisez cette lettre... elle est de notre reine bien-aimée, et m'est parvenue cette nuit. La fille des Césars d'Autriche, errante et fugitive dans son propre royaume, ne peut plus rien pour nous, et elle me dégage de mon serment.

RODOLPHE. C'en est donc fait de la Hongrie, et vous userez de la liberté qu'elle vous laisse.

LE GOUVERNEUR. Rendez-moi cette lettre.

(Il la jette au feu.)

RODOLPHE. Que faites-vous?

LE GOUVERNEUR. Il ne faut pas ouvrir la route de la fuite à ceux qui reculent déjà; si ce message était connu, il pourrait faire des lâches ou des traîtres; maintenant il n'y a plus de danger; on dit que la flamme épure ce qu'elle touche; regardez... rien, plus rien qu'un peu de fumée qui s'évapore et qu'un secret entre deux hommes de cœur.

RODOLPHE. Ainsi plus d'espoir.

LE GOUVERNEUR. * Si Dieu ne fait un miracle en notre faveur, nous sommes perdus. Maintenant, monsieur, écoutez-moi: Dans une heure, le conseil de guerre doit s'assembler; dans une heure, je serai prêt à rendre compte de ma conduite, et si mes compagnons d'armes pensent qu'il a coulé assez de sang hongrois sur ces murailles pour que le reste puisse être épargné, je ne les contredirai pas, mais j'arracherai moi-même mes insignes de commandement. Moi, comte de Luisdall, depuis que je suis général, je n'ai jamais rendu à un ennemi une clef de ville ou un drapeau de guerre; je ne commencerai pas à soixante-six ans. A la tête de quelques hommes, je ferai une sortie désespérée. On peut toujours mourir en soldat quand on ne sait plus vaincre comme général.

RODOLPHE. Ah! monsieur le comte, je serai de ceux qui mourront avec vous.

LE COMTE. Non, je ne le veux pas, j'ai besoin de votre vie, Rodolphe.

RODOLPHE. Mais songez que la vôtre peut encore être utile à la Hongrie, à vos amis, à votre fille que vous ferez orpheline.

LE GOUVERNEUR. Ma fille! orpheline! Pauvre enfant! Elle si bonne, si douce! qui m'aimait tant!... elle si heureuse, que je n'ai pas encore eu le courage de lui apprendre l'état désespéré de la ville... Oui, cette idée est affreuse; mais rassurez-vous (*souriant à demi*), monsieur Rodolphe, je laisserai à ma fille un appui, un protecteur, le fils d'un ami, d'un frère d'armes, mort comme je dois mourir moi-même pour la défense d'une cause légitime.

RODOLPHE. Achevez, monsieur le gouverneur; son nom!

LE GOUVERNEUR. Ne l'avez-vous pas deviné? Rodolphe... Alvinzy...

RODOLPHE. Moi! c'est moi! Que je suis heureux! c'est à vos pieds...

LE GOUVERNEUR. Dans mes bras! dans mes bras! vous êtes un noble jeune homme, de pur sang de nos fidèles magnats... Dès

* Quelques coupures ont été faites avant la première représentation; nous avons jugé à propos de rétablir un ou deux des passages retranchés, en les marquant par des astérisques. (*Note des auteurs.*)

Digitized by Google

long-tems je connaissais votre amour pour ma fille; elle vous aime aussi, Rodolphe, j'en suis sûr... Oh ! mon Dieu ! pourquoi, en assurant votre bonheur à tous deux, ne m'est-il pas permis d'en être le témoin?

RODOLPHE. Vous vivrez, monsieur le comte... Oh ! le ciel ne permettra pas que Kremnitz succombe, vous vivrez pour vos enfans.

LE GOUVERNEUR. Silence, voici ma fille.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, MATHILDE.

MATHILDE. Je me rends à vos ordres, mon père... Oh ! monsieur Rodolphe, savez-vous qu'il y a bien long-tems que je ne vous ai vu... Deux jours!.. Oh ! je sais que ce n'est pas votre faute; c'est ce vilain siége... Finira-t-il bientôt, mon père?

LE GOUVERNEUR. Bientôt !.. oui, sans doute, ma fille.

MATHILDE. Le ciel en soit loué! Pourtant vous m'aviez promis qu'il serait levé avant la fin du mois.

LE GOUVERNEUR, *tristement*. On promet quelquefois au-delà de son pouvoir.

MATHILDE. Quelle tristesse sur vos traits, mon père ! Pourtant vous m'avez fait dire ce matin de prendre des vêtemens de fête, vous voyez que je vous ai obéi.

LE GOUVERNEUR, *lui baisant le front*. Chère enfant. (*Bas à Rodolphe.*) Vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas?

MATHILDE. Expliquez-moi donc, mon père, ce qui arrive ici aujourd'hui. Tout-à-l'heure je suis passée devant la chapelle du château, qui était restée fermée depuis la mort de ma mère; les portes en étaient ouvertes et tous les cierges étaient allumés comme pour une cérémonie solennelle... Cette chapelle, ces vêtemens blancs que vous m'avez ordonné de prendre... Que se prépare-t-il donc?

LE GOUVERNEUR. Un mariage.

MATHILDE. Un mariage... Ah ! mon Dieu !

RODOLPHE, *bas*. Eh quoi ! monsieur le comte, aujourd'hui même...

LE GOUVERNEUR, *bas à Rodolphe*. Qui sait si demain il n'y aura pas une orpheline de plus dans Kremnitz?

RODOLPHE. Il suffit, je vous comprends. (*A part.*) Il n'achèvera pas son sacrifice.

MATHILDE. Mais qui donc se marie aujourd'hui dans le château?

LE GOUVERNEUR. C'est un secret que M. Rodolphe Alvinzi veut bien se charger de t'apprendre. (*Tumulte dans la rue.*) Que signifient ces cris?

RODOLPHE. Permettez-moi, monsieur le comte, d'aller moi-même...

LE GOUVERNEUR. C'est inutile, voici quelqu'un. (*Entre un officier.*) Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur?

L'OFFICIER. Venez, monsieur le gouverneur, venez vite; il s'élève une émeute dans la ville, au sujet de la distribution des vivres; votre présence peut seule rétablir l'ordre...

LE GOUVERNEUR, *bas à l'officier*. Arrêtez, monsieur, pas un mot de plus devant ma fille.

MATHILDE. Une émeute... les vivres... mais il ne manque pas de vivres dans les magasins, n'est-ce pas, mon père?

LE GOUVERNEUR. Quelque malentendu, sans doute; n'aie aucune crainte, mon enfant. (*A l'officier.*) Je vous suis, monsieur. (*A part, à Alvinzi.*) Je vous recommande ma fille.

(Il sort avec l'officier.)

SCENE IV.

RODOLPHE, MATHILDE.

MATHILDE. Eh bien ! monsieur Rodolphe, ce secret...

RODOLPHE. Ce secret...

MATHILDE. Oui. Qui est-ce qui se marie?

RODOLPHE. C'est vous.

MATHILDE. Moi!.. Et avec qui?.. Oh ! dites-moi que ce n'est pas avec un autre...

RODOLPHE. Vous, Mathilde, l'épouse d'un autre! je ne pourrais pas même en supporter la pensée.

MATHILDE, *avec un cri de joie*. Qui moi, votre femme! (*Gravement.*) Et qui vous dit que j'y consente... Il suffirait, pour que j'hésitasse à vous donner ma main, de voir la tristesse de votre figure, dans un jour qui devrait être si beau pour vous.

RODOLPHE. Oh ! ne me soupçonnez pas de ne pas jouir de ce bonheur qui dépasse toutes mes espérances, tous mes rêves, toutes mes forces! Mais dans ces circonstances...

MATHILDE. En effet, quand on est assiégé, et que chaque jour des périls... Mais il n'importe.. je suis trop heureuse... Mon père... mon bon père, pourquoi s'est-il dérobé à ma reconnaissance? Vous avez donc osé lui demander la main de sa fille

Digitized by Google

et il a compris que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre. Racontez-moi donc tout cela.

(Bruit de cloche dans la rue.)

RODOLPHE. Et perdre tant de bonheur!

MATHILDE. Que dites-vous? Quel est ce bruit de cloches?

RODOLPHE. Ce sont les cloches qui sonnent pour les funérailles de ceux qui ont péri cette nuit sur les remparts.

MATHILDE. Mon Dieu! mon Dieu! les malheureux!.. ils étaient aimés peut-être, eux aussi. Cette idée est affreuse... Mais heureusement le siége ne peut durer longtems, mon père m'a dit, hier encore, que bientôt nous serions délivrés.

RODOLPHE. Oui, si la mort délivre.

MATHILDE. Que signifient ces tristes paroles? Les choses en seraient venues là?.. C'est impossible, vous vous abusez...

RODOLPHE. Vous seule avez été abusée, Mathilde... Oui, Kremnite ne peut plus se défendre; nos ennemis nous entourent, nous pressent, nous accablent à travers nos remparts détruits, et un autre ennemi, plus terrible qu'eux, s'élève au milieu de nous!.. La famine...

MATHILDE. Est-il possible! et je l'ignorais; mais mon père ne peut vouloir que tant d'horreurs se prolongent, il se rendra.

RODOLPHE. Lui se rendre!... ah! vous ne le connaissez pas... il s'est condamné le premier à mort, et c'est pour ne pas vous laisser sans défense...

MATHILDE. Ah! je comprends... et j'ai osé prendre des vêtemens de fête, disposer cette parure; oh! maintenant je n'en veux plus... je n'en veux plus... laissez-moi les arracher.

RODOLPHE, *l'arrêtant.* Il s'est promis de ne pas voir de son vivant Kremnitz aux ennemis, et il nous a fait jurer sur l'honneur de ne pas lui parler de capitulation.

MATHILDE. Mon Dieu! mon Dieu! mais quand il a fait un tel serment, il ne songeait pas qu'il avait une fille, une fille qu'il tuerait, et qui n'a point juré, elle; oh! je veux le voir, lui parler! il ne résistera point à mes larmes, à mes prières... oh! le voilà! le voilà.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GOUVERNEUR, *accompagné de quelques officiers.*

LE GOUVERNEUR. Eh bien! ma fille, M. Rodolphe Alvinzy t'a fait part de mes intentions.

MATHILDE, *troublée.* Oui, mon père, et je suis reconnaissante, mais j'ai une prière à vous faire, une grâce à vous demander.

LE GOUVERNEUR. Que signifie ce trouble, cette agitation? plus tard, ma fille, ce n'est pas le moment, le conseil va s'ouvrir....

MATHILDE. Plus tard... Ah! non, mon père; maintenant, c'est maintenant... je sais tout, mon père, je sais que la ville ne peut plus se défendre...

LE GOUVERNEUR. Grand Dieu! qui a pu vous dire? (*D'un ton de reproche.*) Monsieur Alvinzy!...

MATHILDE. Pardonnez-lui, mon père, au nom du ciel, puisque l'honneur militaire interdit à tous ici des paroles de paix et de conciliation, souffrez que votre fille élève sa voix en faveur de votre vie, de la sienne, (*le gouverneur fait un mouvement de colère*), et si ce n'est point assez, c'est au nom de l'humanité, mon père, c'est au nom de toutes les veuves qui sont mères encore, des orphelines auxquelles il reste encore un frère, que j'embrasse vos genoux, que je vous supplie de demander à capituler.... Mon père, ayez pitié de nous.

LE GOUVERNEUR. Relevez-vous, ma fille.

MATHILDE. Vous détournez la tête, vous ne me répondez pas!... messieurs, parlez-lui donc aussi; mais aidez-moi donc à le fléchir; vous voilà tous pâles et muets... souvenez-vous que vous avez des femmes, des filles, qui demain peut-être mourront de faim, ou si la ville est prise, que deviendront-elles?.. que deviendrai-je moi-même? mon père! mon père, entendez-vous?

LE GOUVERNEUR. Retirez-vous, Mathilde, le prêtre vous attend dans la chapelle; et avant la cérémonie priez Dieu pour notre reine Marie-Thérèse et la Hongrie.

MATHILDE. Oh! mon Dieu! qui nous sauvera?

(Elle sort.)

SCENE VI.

LE GOUVERNEUR, LES OFFICIERS.

LE GOUVERNEUR. Enfin, messieurs, nous sommes seuls; point de famille dont les pleurs nous affaiblissent; asseyez-vous, je vais vous rendre compte de ma conduite: deux fois dans cette journée ces murs ont répété le mot de capitulation; la première fois vous avez entendu ma réponse, et tout-à-l'heure.... Je vous prie d'oublier que c'est la fille du comte de Luisdall qui

Digitized by Google

a parlé... Pourtant, il faut bien vous le dire ; Dieu abandonne la Hongrie, notre situation est terrible, nos remparts sont prêts à s'écrouler, et la ville ne peut résister plus de vingt-quatre heures.

PLUSIEURS VOIX. Vingt-quatre heures.

LE GOUVERNEUR. Vous frémissez... rassurez-vous, tout n'est pas perdu... Frédéric II ignore encore les funestes résultats du pouvoir de ses armes, et je viens de lui écrire pour lui demander une suspension d'hostilités ; sa réponse ne s'est point fait attendre, et j'ai voulu qu'elle fût communiquée en plein conseil ; quelle qu'elle puisse être, rappelez-vous, messieurs, que vous êtes libres d'accepter ou de refuser ; il n'y a plus ici de gouverneur, il n'y a qu'une ville et des habitans à sauver. Qu'on introduise le parlementaire.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGES WERNER *sans épée, les yeux bandés, conduit par un officier.*

RODOLPHE. Quoi ! ce n'est qu'un simple capitaine que Frédéric nous envoie ! c'est une première insulte.

WERNER, *à qui on débande les yeux.* Ah! enfin... j'étais comme dans la fumée d'un champ de bataille.

LE GOUVERNEUR. Parlez, monsieur, qu'avez-vous à nous annoncer?

WERNER. Mon maître, en peu de mots, m'a chargé de vous dire que vous êtes de braves gens, et qu'il est fâché de ne pouvoir vous donner d'autres marques de son estime que des bombes et des boulets.

LE GOUVERNEUR. Au fait, monsieur, au fait.

WERNER Vous êtes bien pressés... (*Il déroule un papier.*) Voici : Art. 1er. Le gouverneur... (*S'interrompant.*) C'est vous, je crois. (*Continuant.*) « Le gouverneur, » accompagné du bourguemestre et des » principaux notables de la ville, viendra » trouver le roi dans son camp ; et là, la » tête nue et à genoux.... »

RODOLPHE. Quelle humiliation !

WERNER. Il lui présentera les clefs de la ville.

RODOLPHE. Assez, monsieur, assez.

UN OFFICIER. Nous n'en voulons pas davantage.

WERNER. Je suis chargé d'une mission, je la remplirai jusqu'au bout. « Art. 2. » toute la garnison mettra bas les armes » et se rendra prisonnière de guerre. »

RODOLPHE. Bas les armes !... ah! pas avant de les avoir vendues chèrement à l'ennemi.

WERNER. « Art. 3. Toutes les effigies » de la Reine Marie-Thérèse seront arrachées et tous les drapeaux hongrois renversés et brûlés en place publique. »

TOUS LES OFFICIERS, *se levant à la fois.* C'en est trop, c'est un blasphème !

LE GOUVERNEUR. Calmez-vous, messieurs. (*Au parlementaire.*) Monsieur, je vous invite à ne pas poursuivre ; de telles conditions sont une insulte pour nous et nous ne pouvons les entendre.

WERNER *roule tranquillement son papier.* J'ai fini ; à ces conditions, la vie sauve et point de pillage, cela vous convient-il?... oui ou non, décidez-vous.

UN OFFICIER. Insolent Prussien !

LE GOUVERNEUR, *au parlementaire.* Monsieur, vous pouvez vous retirer, et dire à votre maître que les habitans de Kremnitz aiment encore mieux ce qui est mortel pour la vie que pour l'honneur.

WERNER. Eh bien, morbleu! vous avez tort.

LE GOUVERNEUR. Capitaine, vous outrepassez les pouvoirs de votre mission de parlementaire.

WERNER. Oui, vous avez tort, ne jouez pas avec mon maître, voyez-vous, j'aimerais mieux servir de boulet à un canon que de point de mire à sa colère. Vous voulez résister, mais nous sommes cent fois plus nombreux que vous, et puis, si vous saviez... enfin, suffit, j'aime les assauts, mais non pas le carnage... Dans le sac des villes, il y a toujours des gens qui demandent grâce et à qui on ne peut la faire, et cela m'ennuie; enfin, rendez-vous, c'est moi qui vous le conseille.

LE GOUVERNEUR. Monsieur, c'en est assez.

UN OFFICIER. Mais cet insolent Prussien croit donc parler à des soldats payés comme lui, et non pas à des nobles magnats de Hongrie.

WERNER. Ouais... vous le prenez bien haut, mon noble magnat ; mais sachez que mon maître a un orateur qui parle plus haut que vous encore, son canon..... Qu'est-ce qu'il veut, mon maître?.. épargner le plus de sang possible. Avant un an, les Hongrois seront tous ses sujets ; et la ville impériale de Presbourg ne sera plus que le chef-lieu de quelque province prussienne.

LE GOUVERNEUR. Cela ne sera pas, capitaine ! c'est dans Presbourg que Marie-Thérèse a été couronnée reine de Hon-

Digitized by Google

grie ; c'est dans Presbourg qu'elle nous appela tous à sa défense, et mit son royal enfant sous la sauve-garde de notre honneur; c'est dans Presbourg que tous les magnats ont tiré leurs sabres, et jurant de mourir pour elle, en ont fait le seul abri qui reste à l'héritier de sa couronne. Croyez-vous maintenant que nous allions les jeter aux pieds de l'ennemi?... Devant la honte que vous nous proposez, il n'y a plus qu'un cri parmi nous... Meurent tous les Hongrois, jusqu'au dernier, s'il le faut, mais vive Marie-Thérèse !

(Il se lève en prononçant ces derniers mots, et se découvre ; tous les officiers hongrois en font autant, et crient : *Vive Marie-Thérèse !* Werner se couvre flegmatiquement de son chapeau ; un officier le lui arrache vivement.)

WERNER. Misérables que vous êtes ! si j'avais une épée...

TOUS LES OFFICIERS. A mort, le Prussien !

(Ils font un mouvement vers G. Werner.)

LE GOUVERNEUR. Arrêtez...

WERNER. Combien vous mettrez-vous, messieurs, contre un seul homme? infâmes qui insultez un parlementaire désarmé !... lâches dont l'épée déchire un drapeau blanc !

TOUS LES OFFICIERS. A mort, le Prussien.

LE GOUVERNEUR. Arrêtez, messieurs... un parlementaire sans défense, y pensez-vous ! un ambassadeur en uniforme ! mais ce ne serait qu'un ennemi de moins pour notre cause et tout un crime de plus contre elle... et vous, monsieur, sortez ; rendez grâce à votre mission, qui nous fait vous pardonner un zèle indiscret qui va jusqu'à l'offense...

WERNER. Oui, je sors ; * au fait, j'étais bien bon de m'intéresser à vous ; bien plus, je suis fâché que ces nobles magnats, si braves avec les gens sans armes, n'aient pas poussé plus loin leurs outrages. qu'ils n'aient pas frappé d'un soufflet ma joue cicatrisée et mes moustaches grises. Oh ! je ne le leur aurais pas rendu ! le parlementaire est sacré même à ses propres yeux, et laisse l'affront à celui qui le fait... il ne s'engage pas dans une lutte qui pourrait entraver sa mission ; mais revenu au camp, le parlementaire redevient soldat, et sa mémoire est dans son épée !... guerre éternelle, guerre à mort, puisque vous le voulez.

TOUS LES OFFICIERS. Nous l'acceptons...

WERNER.* Et maintenant, vous avez une demi-heure pour vous préparer au combat... à un combat sans quartier ni merci, et ne comptez pas sur la valeur de vos soldats pour vous défendre, vous êtes minés... minés partout ; l'église où vous priez, les maisons où vous dormez, les remparts où vous combattez, tout tremble sous vos pas, tout est vivant, tout est prêt à faire éruption ! Plus de grâce pour vous, pour la Hongrie, pour ses sujets, pour sa reine... Je vous annonce à tous le meurtre, le viol, l'incendie et le pillage. Mon maître vous tendait la main, vous avez outragé cette main secourable, et maintenant tremblez, car le soufflet que l'on donne au dernier de ses soldats, Frédéric II le rend à un empire.

(Il sort.)

SCENE VIII.

LE GOUVERNEUR, RODOLPHE, LES OFFICIERS.

LE GOUVERNEUR. Messieurs, vous avez été un peu prompts dans votre colère.... Mais ce n'est pas ici le lieu des reproches... peut-être cet officier a-t-il voulu nous effrayer; quoi qu'il en soit, songeons à nous défendre... qu'on se prépare à l'assaut... et en attendant faisons fouiller le sol pour découvrir la mine... j'y veillerai moi-même ; venez, suivez-moi tous.

(Ils sortent tous en désordre. Rodolphe reste seul.)

SCENE IX.

RODOLPHE, *puis* MATHILDE.

RODOLPHE. Minés !... quoi ! la mort sous nos pas, sans pouvoir la détourner, la prévenir, la combattre... et Mathilde, que deviendra-t-elle?...

MATHILDE. Eh bien ! il est venu ce parlementaire, Frédéric se lasse sans doute de nous poursuivre. Oh ! rassurez-moi, Rodolphe, dites-moi que mon père, que vous ne périrez pas.

RODOLPHE. Nous sommes perdus, Mathilde, plus d'amour, plus de mariage. on va donner l'assaut, et pour comble de désespoir, apprenez que nous sommes minés...

MATHILDE. Grand Dieu !

RODOLPHE. Oh ! voilà qui est affreux, sentir en combattant pour vous que tout est peut-être inutile... ne pas savoir où est la mort quand on veut l'éloigner de celle qu'on aime... se dire que cet être adoré peut disparaître dans les flammes avant que l'on puisse le rejoindre... Oh !

Digitized by Google

je l'avoue, Mathilde, depuis cette terrible nouvelle, je ne songe plus à la ville, à la Hongrie, à notre reine, je ne songe plus qu'à vous; je ne suis plus officier, j'aime...

MATHILDE. Eh bien! nous mourrons ensemble.

RODOLPHE. Non, non, car mon devoir va me séparer de vous... si c'est vous que la mine atteint, à quoi bon mon existence! mais si c'est moi, que deviendrez-vous?..

MATHILDE. Rodolphe... ah! l'on pourrait séparer notre vie, mais notre mort, jamais!...

RODOLPHE. Et ce château qui est si près des remparts... Oh! il faut que vous le quittiez; vous n'y pouvez demeurer, Mathilde. Attendez, j'ai cru entendre un bruit souterrain, (*il s'agenouille.*) des coups de sape.. si la mine était sous cette maison?.. non, c'était une illusion, je crois... Ah! mon Dieu! que cela est affreux. la peur!.. je ne la connaissais pas, Mathilde, je ne vous avais jamais vue en péril.

MATHILDE. Mais mon père vous attend... tous les retards quand on est sous les armes, on les punit comme des crimes.

RODOLPHE. Que m'importe!... je ne puis me séparer de vous... de toi... Mathilde, mon amie, ma femme! Non, mon premier devoir, mon premier besoin, c'est de te garder, de te défendre... à toi d'abord, et si tu es sauvée, à mon pays ensuite...

MATHILDE. Ah! Rodolphe... tu m'aimes. je le sais, tu m'aimes uniquement. Cet inflexible honneur militaire qui gouverne tous tes frères d'armes le cède dans ton cœur à ton amour pour moi. Eh bien, je t'aime ainsi... oui, je ne veux pas de partage dans ton ame, et si j'échappe à cette journée, tous les sacrifices que tu as faits pour moi... un jour je te les rendrai, s'il le faut.

SCENE X.

LE GOUVERNEUR, MATHILDE, RODOLPHE.

LE GOUVERNEUR. Lieutenant, on va donner l'assaut, rendez-vous au bastion du nord, ce sera votre poste. Allez, allez vite.

(Rodolphe sort.)

SCENE XI.

LE GOUVERNEUR, MALTHILDE.

LE GOUVERNEUR. Tu le comprends, ma fille, il ne s'agit plus ici de ton bonheur, il s'agit de ton salut. Ta place n'est plus dans ce château. J'aurais dû déjà t'envoyer chez ma sœur, qui demeure au centre de la ville; tu vas y aller, n'est-ce pas?

MATHILDE. Oh! non, mon père, j'aime mieux être ici, je suis plus près du lieu du combat.. je verrai de plus près notre délivrance; songez à vous d'abord.

LE GOUVERNEUR. Moi, je puis me défendre et ne crains rien que pour toi. (*On entend une épouvantable détonation, toutes les vitres de la salle se brisent, le mur du fond s'écroule et laisse voir la place enflammée. — Combat sur la place.*) Ah! tout est perdu!... la mine vient d'éclater... Mathilde, tu n'es pas blessée...

MATHILDE. Mon père... ne me quittez pas, je vous en conjure...

LE GOUVERNEUR. Ma fille, il faut que j'aille défendre la ville.

(Il fait quelques pas.)

MATHILDE. Mon père, ne me quittez pas, au nom du ciel!...

LE GOUVERNEUR. Ma fille, laisse-moi partir... Ah! tout le rempart du nord est en ruines.

MATHILDE. Ah! Rodolphe est mort!

SCENE XII.

LES MÊMES, PÉTERS, TRIMMER, SOLDATS PRUSSIENS, *faisant irruption sur le théâtre.*

PÉTERS. Ohé l'ancien! ohé! venez donc m'aider, v'là que j'aperçois une femme, quel bonheur! elle est à moi.

(Il s'approche de Mathilde.)

LE GOUVERNEUR *fait rentrer précipitamment Mathilde par le côté et se place devant la porte.* Misérable!

(Il tire un coup de pistolet à Péters, le manque; la balle blesse légèrement Trimmer.)

TRIMMER. La balle n'était pas à mon adresse; mais j'ai souvent répondu pour mes amis.

(Il fait feu sur le gouverneur.)

Digitized by Google

LE GOUVERNEUR. Ah ! je suis frappé.

(Il chancelle, laisse tomber son épée, puis il tombe lui-même.)

PÉTERS. Et maintenant.... à nous la femme !...

LE GOUVERNEUR. Ma fille, ma fille, et je n'ai plus de forces pour la défendre.

(Les soldats s'élancent vers la porte devant laquelle le gouverneur est étendu. Werner paraît.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, WERNER, *la tête couverte et l'épée à la main.*

WERNER. Enfans, nous sommes vainqueurs sur tous les points. Le gouverneur ! vous êtes blessé, mourant?..

LE GOUVERNEUR. Je ne veux pas qu'on s'occupe de moi... ma fille, monsieur, ayez pitié de ma fille.

WERNER. Votre fille !

LE GOUVERNEUR. Elle est là, monsieur, elle est là... Sauvez-la du déshonneur, monsieur. Vous avez été insulté, monsieur, mais non par moi ; je vous ai protégé, vous devez vous le rappeler... Oh ! sauvez ma fille !

WERNER. Oui, vous m'avez protégé, je me le rappelle, corbleu ! je voudrais en faire autant pour vous ; mais en ce moment je ne le puis ; il n'y a plus ici ni officiers ni soldats : il n'y a que des vainqueurs et du butin.

LE GOUVERNEUR. Ah ! pitié pour un père expirant !

WERNER. Voilà ce que je craignais... je voudrais pour tout au monde... mais c'est impossible.

LE GOUVERNEUR. Monsieur, vous êtes homme d'honneur, vous m'écouterez ; vous ne pouvez sauver ma fille, mais vous pouvez sauver votre femme. Epousez-la, épousez-la !....

WERNER. L'épouser ! qui moi ?... (*Aux soldats.*) Soldats ! épargnez cette femme.

TRIMMER ET LES AUTRES. Le roi nous a livré la ville !

(Ils font un pas vers la porte.)

WERNER. Eh bien !... arrêtez et respectez la femme de votre capitaine !

TRIMMER ET LES AUTRES. Votre femme !

WERNER. J'en jure par ce vieillard qui est là, mourant. (*Au gouverneur.*) Monsieur, vous pouvez me la confier. Quand G. Werner a donné sa parole, chacun sait qu'il la tiendra.

(Il entre seul dans l'intérieur.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, RODOLPHE, *arrivant d'un autre côté, tout sanglant, sans épée, suivi de Hongrois prisonniers comme lui.*

RODOLPHE. Où est-elle ? où est-elle ?...

LE GOUVERNEUR. Rodolphe !... il est vivant ?...

RODOLPHE, *au gouverneur.* Ah ! c'est vous ! Mais où est Mathilde ? qu'est-elle devenue ?... est-elle morte ?

LE GOUVERNEUR. Mathilde !.... elle est morte pour vous, ne la cherchez plus, Rodolphe... Elle allait perdre l'honneur, je le lui ai sauvé en la mariant à son libérateur.

RODOLPHE. O rage ! qu'avez-vous fait ?

LE GOUVERNEUR. Il fallait la sauver.

SCENE XV.

LES MÊMES, LE ROI, *paraissant au milieu des débris, suivi de son état-major.*

LE ROI. Arrêtez ! que pas un coup de feu ne soit tiré ; je le défends. Il y a assez de sang répandu : qu'on épargne ce malheureux reste d'une vaillante garnison, qui s'est perdue parce qu'elle était brave, et que j'ai dû punir parce qu'elle était téméraire. Soldats hongrois, tous vos frères sont morts en combattant ; vous êtes mes prisonniers de guerre. Pourtant, s'il en est parmi vous qui veuillent passer dans mes troupes... mon camp leur est ouvert, ils y conserveront leurs grades...

UN OFFICIER HONGROIS. Nous aimerions mieux mourir...

(On entoure les Hongrois et on les désarme.)

LES AUTRES. Oui, tous !

RODOLPHE, *après un silence.* Sire, j'accepte votre offre... Faites-moi lieutenant dans votre armée, je me nomme Rodolphe Alvinzy.

LES HONGROIS. Trahison !

LE GOUVERNEUR, *mourant.* Toi, Rodolphe, transfuge, suivre les Prussiens dans leur camp.

RODOLPHE, *à part.* Non ; j'y vais suivre Mathilde.

LE ROI. Major, faites inscrire cet officier.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE BOURGUEMESTRE.

LE BOURGUEMESTRE, *portant les clefs de la ville.* Sire, la malheureuse ville de Kremnitz se soumet, et le drapeau prussien flotte sur les débris de ses remparts.

LE GOUVERNEUR. Le drapeau prussien sur cette ville, que j'avais juré de rendre hongroise à Marie-Thérèse !... Je ne le verrai pas.

(Il déchire l'appareil de sa blessure.)

RODOLPHE. O ciel!

(Il s'élance vers lui.)

LE GOUVERNEUR. Laisse-moi, Rodolphe Alvinzy. Je te dis en mourant qu'il arrivera malheur au transfuge.

(Il meurt.)

ACTE II.

Un endroit isolé du camp devant Kremnitz. La tente de Verner à gauche du spectateur; celle où arrive plus tard Rodolphe, à droite.

SCENE PREMIERE.

LE SERGENT TRIMMER, LE FIFRE PÉTERS, *plusieurs* SOLDATS *de la compagnie du capitaine Werner.*

(Plusieurs soldats de la compagnie du capitaine Werner, parmi lesquels on distingue le sergent Trimmers et le fifre Péters. Ils sont groupés autour d'un feu de sarmens, assis sur leurs sacs, et la pipe à la bouche.)

PÉTERS, *à Trimmer.* Dites donc, l'ancien, vous qui avez servi sous le feu roi Frédéric-Guillaume, est-ce qu'il n'y avait pas plus d'agrément dans le service de son tems?

TRIMMER. De l'agrément! sarpedieu! et quand le soldat a-t-il eu plus d'agrément que sous notre Fritz? Depuis cinq ans à peine qu'il est sur le trône, ce troupier des troupiers, il ne laisse pas moisir la poudre et les balles dans les magasins; il peut se vanter de nous avoir fait voir du pays; si bien qu'à notre retour dans nos villages, nous pourrons en montrer de la géographie à nos maîtres d'école. De l'agrément, mille bombes! et la bataille de Molwitz, le passage du Danube, les villes prises d'assaut, les femmes; est-ce que ce n'est pas là de l'agrément?

PÉTERS. Oui, il est joli tout d'même l'agrément! il a raison de parler, le sergent, de la bataille de Molwitz, où un boulet m'a rendu sourd d'une creille; et du passage du Danube, où que j'ai gagné un rhume de cerveau qui m'a duré un mois. Et les villes prises d'assaut, c'est ça surtout qui est régalant: quand le pauvre soldat s'est bien battu, qu'il est moulu, brisé, blessé, on lui dit: « Tout ce que tu trouveras, tu en es le maître, ça t'appartient. » V'là mon soldat qui compte là-dessus; il court, il cherche, il furète, et quand il a dépisté une beauté, v'là que son capitaine arrive pour la souffler. Il est joli l'agrément!

TRIMMER. Tais-toi donc, bavard, ne parle pas ainsi tout haut de la femme du capitaine, elle est là, je crois, qui repose dans sa tente. (*Baissant la voix.*) C'est tout d'même une belle action qu'il a fait là, notre capitaine, prendre pour sa légitime une prisonnière qui lui appartenait sans cela corps et ame; mille tonnerres! parce qu'enfin, le militaire dans un siége a des droits qui...

PÉTERS. Oui, l'aumônier n'est pas alors de rigueur...

TRIMMER. Sufficit, c'est connu. Péters, allume-moi ma pipe, et ne te plains pas... Si tu étais comme moi sergent depuis dix années, sans avancement; enfin, notre lieutenant a été tué, et c'est moi, j'espère, qui vas succéder à l'emploi qui vaque.

PÉTERS. Et moi donc, est-ce que j'ai de l'avancemen. dans le corps des fifres? je suis tout seul... est-ce que je peux monter

Digitized by Google

en grade? C'est peut-être de l'agrément?

TRIMMER, *se levant.* De l'agrément! il se plaint de manquer d'agrément; mais si tu n'as pas d'oreilles, tu as du moins des yeux, troupier dégénéré; regarde, il y a huit jours, il y avait une ville en face de toi, un château-fort, des remparts durs à briser les boulets, un demi-cent au moins de bastions et de tours; tout cela était debout; on s'avisa de parler de travers à notre capitaine, aujourd'hui fais-moi donc l'amitié de me chercher les remparts, les bastions, le château-fort, tout cela est par terre!.. plus rien, que quelques maisons taillées à jour par la mitraille, qui brûlent encore; et la cathédrale, sur laquelle j'ai planté moi-même notre drapeau; est-ce que ça ne te rend pas fier d'être Prussien?

SCÈNE II.

LES MÊMES, UN ADJUDANT *, *derrière lui*, RODOLPHE ALVINZY, *enveloppé d'un manteau*, UN TAMBOUR *et des* SOLDATS.

L'ADJUDANT, *après un roulement de tambour.* « Au nom du roi! défense à tout officier ou soldat d'entrer dans Kremnitz » sans permission, et à tout habitant de la » ville de s'introduire dans le camp. »

PÉTERS. Dites donc, sergent, v'là que vous ne pouvez plus entrer dans votre conquête? est-ce que ça ne vous rend pas fier d'être Prussien?

TRIMMER. Le capitaine prévoyait ça sans doute quand il a fait venir sa femme hier au camp.

PÉTERS. Tiens, et nos conquêtes que nous avons faites dans la ville, qu'est-ce qu'elles vont dire? Moi qui avais recommencé à faire une connaissance... et cette femme du bourguemestre surtout, qui venait tous les jours déguisée au camp... je ne sais pour qui par exemple... v'là toute la galanterie généralement à la réserve pour le quart-d'heure.

(Deuxième roulement)

L'ADJUDANT, *qui s'est occupé à faire afficher la proclamation.* « Au nom du roi, » ordre d'éteindre tous les feux, de n'a- » voir aucune lumière et d'observer le » silence après le coucher du soleil, sous » peine de mort. »

PÉTERS. Sous peine de mort!... Dites donc, sergent, eh bien! nous aurons chaud cette nuit, excusez, ils sont plus heureux que nous, les habitans, leurs maisons brûlent, c'est vrai, eh bien!... ils se trouvent chauffés et éclairés aux frais du gouvernement, tandis que nous... Eh bien! en voilà un soigné d'état, celui de vainqueur!

L'ADJUDANT. Soldats, votre lieutenant a été tué, le roi vous ordonne par ma voix de reconnaître à sa place M. Rodolphe Alvinzy.

(L'adjudant sort.)

TRIMMER. Un lieutenant à ma place?

PÉTERS. Dites donc, l'ancien, hein! en v'là encore pour vous de l'agrément.

TRIMMER. Rodolphe Alvinzy, c'est le transfuge!

PÉTERS. Le transfuge?...

TRIMMER. Oui, mille diables, tandis que ses frères se faisaient hacher sur les remparts de Kremnitz pour défendre la fille de leur empereur à eux, il n'a pas craint lui d'arborer une cocarde prussienne; mais il n'y a pas de cocarde assez large pour couvrir un front de traître!

PÉTERS. Chut, mon ancien, ne parlez donc pas si haut... C'est un officier, après tout, et s'il vous entend, gare la schlague...

TRIMMER. Je me moque bien de la schlague, tonnerre de Dieu!... et quand je l'aurai reçu mille millions de fois, est-ce que je serai pas toujours le sergent Trimmer, fidèle sujet du roi de Prusse? et lui, le lieutenant Rodolphe Alvinzy, sujet de la reine de Hongrie, et traître et parjure envers elle? et cependant le voilà lieutenant à ma place!... Le lâche me passe sur le ventre... C'est ici comme autre part... on arrive plus vite par les chemins tortueux.

PÉTERS. Silence donc, mon ancien, vous vous moquez de la schlague, possible; mais moi, je ne m'en moque pas. Qu'est-ce que je disais... Ah! mon Dieu, voilà l'officier qui se lève; il vient à nous... Camarades, camarades, je vous prends tous à témoins que je n'ai rien dit.

RODOLPHE, *qui n'a rien entendu de tout cela, se lève du coin où il était assis.* Je ne résiste plus à mon impatience; huit jours perdus par ma blessure !... Il me faut à tout prix des nouvelles de Mathilde. Ces soldats peut-être.

PÉTERS. Je suis sûr qu'il réfléchit au nombre de coups de schlague qu'il nous fera donner à chacun. Si je pouvais m'esquiver?... Dites donc, les bagages tardent bien à arriver... si j'allais au-devant?

TRIMMER. Poltron!

RODOLPHE, *arrêtant Péters par le bras.* Halte-là, camarade, un instant.

PÉTERS. Oh! la schlague, la schlague! Et moi qui n'ai rien dit... c'est que j'ai

* OU MAJOR.

Digitized by Google

un guignon!... (*Portant la main à sa coiffure.*) Présent, mon officier.

TRIMMER, *bas à Péters.* Je te défends de le saluer.

PÉTERS. A l'autre, maintenant.

RODOLPHE. Allons, qu'as-tu donc à trembler ainsi?... Le froid, sans doute. Pauvre diable! tu es bien jeune pour le métier de soldat. (*Tirant sa bourse.*) Tiens, voilà de quoi boire quelques verres de rhum, ça te réchauffera.

TRIMMER, *bas à Péters.* Si tu touches seulement à son infernale monnaie, je te promets une schlague de ma façon.

PÉTERS. Que faire?... Vieux brutal d'ancien, va.

RODOLPHE. Tu refuses, ah! je conçois, tu as des camarades, et tu veux que chacun ait sa part... Holà, mes braves... voilà une pièce d'or, partagez-vous-la...

(Péters avance la main pour prendre la pièce. Trimmers le prévient.)

TRIMMER. Cette pièce d'or... elle est marquée au coin de la reine de Hongrie. Nous sommes Prussiens, nous n'en voulons pas.

RODOLPHE. Qu'importe, vous la changerez.

TRIMMER. Changer! nous ne changeons pas plus d'or que de drapeau!

RODOLPHE. Que dit-il?...

TRIMMER. A bon entendeur, salut.

PÉTERS, *à part.* Oh! là là!.. gare la schlague!

RODOLPHE. Sergent, il ne faut jamais insulter celui qu'on ne connaît pas; car on ignore s'il mérite l'insulte, et comment il la vengera.

TRIMMER, *furieux.* Je ne vous insulte pas, je dis les choses comme elles sont.

RODOLPHE. Et moi, votre lieutenant, je vous ordonne de prendre les armes pour la revue qui se prépare.

TRIMMER, *prenant son fusil.* Il est imprudent, l'officier, de me forcer à prendre une arme en ce moment.

RODOLPHE, *à part, concentré.* Insolent!

TRIMMER. Je n'ai pas été élevé à appeler des ennemis concitoyens et les traîtres des amis.

RODOLPHE. Sergent Trimmer, les rebelles sont aussi des traîtres... que ceci vous l'apprenne.

(Il lève sa canne sur Trimmer.)

TRIMMER. Le misérable! sa canne, à lui, levée sur moi!

(Il recule en arrière, et couche en joue Rodolphe. Georges Werner arrive subitement et lui arrache son arme.)

SCÈNE III.

GEORGES WERNER, RODOLPHE, TRIMMER, PÉTERS, SOLDATS.

WERNER. Qu'est-ce que tu vas faire, malheureux? tu vas tuer deux hommes avec une seule balle, ton officier et toi.

RODOLPHE. Qui que vous soyez, je vous remercie; mais il fallait le laisser faire.

WERNER. Trimmer, ton affaire est mauvaise, mille tonnerres! coucher en joue ton officier! j'en suis fâché, mon vieux, mais Frédéric n'a jamais fait grâce pour un tel crime.

TRIMMER, *brusquement.* J'aime mieux les balles de mes compatriotes que la canne d'un officier transfuge; emmenez-moi, je suis coupable, je ne nierai rien.

RODOLPHE. Non, non, je ne veux pas que cet homme meure. (*A part.*) Après tout, il a raison. Celui qui a abandonné son pays doit supporter en silence toutes les humiliations. (*Haut.*) Il n'est pas vrai que cet homme m'ait couché en joue, aucun de ses camarades ne le dira. Et vous, capitaine, vous avez déjà fait comme moi, je parie... vous l'avez oublié.

WERNER. Ah! tant de générosité.... Trimmer, tu vois bien que c'était un brave. (*A Rodolphe.*) Mais plus je vous regarde, plus il me semble vous reconnaître: n'étiez-vous pas chez le gouverneur de Kremnitz, quand j'y suis venu en parlementaire?

RODOLPHE. Il est vrai.

WERNER. Touchez là et soyez le bienvenu dans notre camp. On sait que Frédéric ne prend à son service que les plus braves, et vous l'avez prouvé sur les remparts. Avant de rendre votre épée, vous en avez fait bon usage... Votre nom?

RODOLPHE. Rodolphe Alvinzy.

WERNER. Grenadiers, attention au commandement: nous allons tous boire à la santé du lieutenant Rodolphe Alvinzy!... Trimmer, je veux que tu la portes le premier, et tu ne le refuseras pas quand tu sauras que ton lieutenant est l'ami de ton vieux camarade Georges Werner. (*A Rodolphe.*) J'espère, monsieur, que vous ne me contredirez pas.

RODOLPHE. Ah! capitaine!

WERNER, *à haute voix.* A la santé du lieutenant Rodolphe Alvinzy.

TOUS. A la santé du lieutenant!...

Digitized by Google

TRIMMER. Puisque vous le voulez, capitaine.

(Il boit. Ils se lèvent tous, et après avoir bu ils se dispersent.)

RODOLPHE, *tristement.* Ah! capitaine, vous les blâmez tout haut; mais au fond du cœur, vous devez penser comme eux: un soldat n'excuse jamais une défection; et pourtant si vous saviez quel fut le motif de ma conduite, quel penchant irrésistible m'a jeté dans votre camp...

(Un roulement.)

WERNER. C'est la revue du roi... il ne faut pas que vous soyez en retard pour la première... allez, lieutenant, et vous verrez maintenant comme ils vous obéiront; car ils savent que vous êtes l'ami du capitaine Werner.

(Rodolphe et les autres sortent. Werner reste seul.)

SCENE IV.

WERNER, *seul.*

Je devrais peut-être les suivre à la revue, mais j'ai trop envie de causer avec ma petite femme; elle ne peut maintenant rester dans cette tente, mais je suis sûr de la faire entrer en contrebande à Kremnitz. Le diable, c'est d'avouer au roi... c'est qu'il n'entend pas raillerie sur les mariages, qu'il n'a point permis dans l'armée... et il n'en permet aucun. Mathilde dort-elle encore? (*Il s'approche de la tente, et soulève le rideau.*) Elle se réveille! elle se lève!.. la voici qui sort. C'est drôle, depuis huit jours, ça me produit toujours le même effet, les premiers momens que je la revois. Allons donc! du courage! Georges Werner. Un vieux militaire trembler devant une femme!... Oh! c'est peut-être parce que c'est la mienne.

SCÈNE V.

WERNER, MATHILDE.

WERNER. Vous voilà réveillée, mademoiselle, (*se reprenant*) madame.

MATHILDE, *tristement.* Oui, je n'avais pas dormi depuis bien long-tems, et ce soir, à défaut de sommeil, une défaillance douloureuse... Vous désirez me parler?

WERNER. Certainement que je le désire, mademoiselle.. madame.. Mais voyez donc comme je suis malhonnête, je ne vous offre pas seulement de vous asseoir et de vous réchauffer un peu. (*Mathilde fait un signe de refus.*) Ah! dam!.. les siéges ne sont pas bien élégans; mais que voulez-vous! à la guerre comme à la guerre! Ah! ça, voyons! causons un peu. (*A part.*) Du diable! si je sais ce que je vais lui dire, hum! (*Haut.*) Il fait froid, corbleu!..

MATHILDE, *en reculant.* Monsieur...

WERNER. Hein! qu'est-ce qu'elle a donc à se reculer?.. Ah! je comprends, j'ai juré. Ne faites pas attention, voyez-vous, l'habitude... je tâcherai de m'en corriger, puisque je sais que cela vous déplaît.

MATHILDE. Monsieur, je vous en remercie.

WERNER. Monsieur!.. toujours monsieur; il me semble qu'entre mari et femme, car enfin le chapelain de Kremnitz nous a unis, et nous sommes de vieux époux même, quoique nous ne nous connaissions guère. Appelez-moi Georges, c'est mon nom de baptême; ça me rajeunira, ça ne fera pas de mal.

MATHILDE. Georges.

WERNER. Si vous leviez votre voile, car ça empêche de causer. (*Mathilde lève son voile.*) Morbleu! je vous trouve encore plus jolie qu'à l'ordinaire... et que le tonnerre m'écrase, si... Ah! pardon!... voilà que je jure encore... Mais vous pleurez, vous pleurez toujours.

MATHILDE, *pleurant.* Mon père! mon père!... ah! puisse sa fille le rejoindre bientôt!

WERNER. Que dites-vous là? ah! c'est mal! bien mal!... ne savez-vous pas comme je vous aime!... Je ne suis pas fait aux belles manières de vos magnats de Hongrie, moi; je ne suis qu'un officier de fortune; mes mœurs, mon langage, se ressentent du séjour des camps où j'ai passé ma vie... mais j'ai promis à votre père mourant de vous épouser, de vous rendre heureuse, et pour y parvenir, je suis prêt à tout: parlez... Peut-être la vie que je mène vous déplaît; peut-être cette odeur de poudre qu'on respire dans un camp n'est point votre fait; eh bien, après la campagne, je donnerai ma démission... il ne manque pas de braves officiers dans l'armée du roi, mon maître, pour me remplacer.

MATHILDE, *à part.* Ah! tant de douceur et de générosité!

WERNER. Maintenant si vous vouliez rentrer dans ma tente?

MATHILDE, *avec effroi.* Oh! non, de grâce! monsieur Georges, je suis bien ici, très-bien!

Digitized by Google

WERNER. Ah! madame! ah! Mathilde, vous m'avez mal compris, si vous pensez que Georges Werner, en vous offrant l'hospitalité sous sa tente, en voudrait réclamer enfin le prix. Tant que vous y serez, dans cette tente, vous y serez seule... en sûreté, comme vous l'avez été avec moi dans Kremnitz, entendez-vous! et si un bruit de pas vient frapper votre oreille, ne craignez rien, c'est qu'il y aura près de vous un homme que l'armée, que tout le monde appellera votre mari, mais qui pour vous, Mathilde, ne veut l'être que quand vous l'aurez jugé digne de ce titre.

MATHILDE. Ah! monsieur Werner, quoi qu'il en soit, votre cœur est noble... il en méritait un autre qui lui appartînt mieux, et moins préoccupé de tristes et déchirans souvenirs!

WERNER. Qui lui appartînt mieux..... n'est-il que votre père que vous regrettiez de votre patrie?

MATHILDE. Je ne puis ni ne sais mentir; il est encore quelqu'un que je dus épouser.

WERNER. En effet, votre père mourant parla d'un mariage... mais vous n'en aimez plus un autre, puisque vous avez consenti...

MATHILDE. Rassurez-vous, c'est lui qui ne m'aime plus.

WERNER. Que voulez-vous dire?

MATHILDE. Il est mort!

WERNER. (*Il lui prend la main.*) Mort!.. oh! je respire... oh! laissez-moi croire que mon amour, mes soins, mes sacrifices vous le feront oublier! n'est-ce pas vous l'oublierez? Vous ne retirez pas votre main, c'est répondre. Avant de vous la rendre, cette main qui m'apporte le bonheur, permettez que j'y mette cet anneau, bijou qui me vient de ma mère, un souvenir que j'échange ici contre une espérance. (*Il lui met l'anneau.*) Ah! mon Dieu! moi qui étais déjà trop heureux de vous voir, qu'est-ce que je vais devenir, si je parviens à vous plaire?

SCENE VI.

WERNER, MATHILDE, PÉTERS.

PÉTERS. Mon capitaine, mon capitaine, pardon, excuse, si je vous dérange, mon capitaine, mais il faut que vous veniez tout de suite; le roi vient de passer devant le front de la compagnie, et il a froncé le sourcil, là... vous savez, comme quand il est sur le point de faire donner la schlague à quelqu'un de nous... puis il a dit comme ça, d'une voix, mais d'une voix que mon fifre en est tombé par terre: Ous qu'est le capitaine Werner? s'il n'est pas ici dans cinq minutes, nous le mettrons à l'arrière-garde à la première affaire, et comme j'ai pensé que ça ne vous ferait pas plaisir, mon capitaine, je suis venu vite vous chercher.

WERNER. Merci, camarade, corbleu! c'est fait pour moi, ces choses-là; j'étais si heureux de vous voir, Mathilde! j'en étais si heureux que j'ai oublié de vous dire la raison qui m'a amené; c'est que j'aurai un moyen de vous faire rentrer dans la ville, afin que vous ne restiez pas dans ce vilain camp... je vais revenir vous chercher, adieu, ma Mathilde, ma femme... elle est ma femme... oh! quel bonheur! mon Dieu! quel bonheur!

(Il sort.)

SCENE VII.

MATHILDE, *seule.*

Il n'est plus là... maintenant je puis pleurer mon père... pleurer Rodolphe... Rodolphe, oh oui! je puis y penser puisqu'il est mort, mort en martyr! pour la défense de la Hongrie; et je vis, moi, je suis la femme d'un autre; c'est le salut de mon honneur qui l'a voulu... ah! cela coûte bien cher, l'honneur, s'il faut que je sois ainsi malheureuse; mais le jour baisse, le capitaine ne revient pas; je suis seule... j'ai peur... si je rentrais; c'est celle-là, je crois.

(Elle se dirige lentement vers la tente du capitaine.)

SCENE VIII.

MATHILDE, RODOLPHE.

RODOLPHE. Transfuge... ce mot-là retentit toujours à mon oreille, il est écrit dans tous les regards qui s'attachent sur moi; oh! ils ne savent donc pas ce que c'est qu'aimer! Mathilde, oh! ma vie à qui me la rendra.

MATHILDE. Qui a prononcé mon nom... nul ne le sait dans ce camp que le capitaine, et ce n'est pas sa voix...

RODOLPHE. Une femme... cette taille... ces traits...

MATHILDE. Cette voix... est-ce un prodige?

RODOLPHE. Mathilde!...

Digitized by Google

MATHILDE. Rodolphe, vivant!... ah!...

(Elle tombe dans ses bras.)

RODOLPHE. Mathilde!...

MATHILDE. Ah! j'ai peine à supporter une telle émotion... mais hélas!... Rodolphe, je ne suis plus Mathilde, je ne suis plus votre fiancée, je suis mariée à un officier prussien; ah! je croyais que vous aviez péri.. maintenant je sais que vous vivez... Rodolphe, cette pensée me soutiendra... laissez-moi, je vous en conjure, mon mari va revenir... s'il nous surprenait!

RODOLPHE. Mariée, il est donc vrai? mais n'importe, Mathilde, tu m'appartiens, j'avais tes sermens avant qu'il n'eût reçu les tiens... cette union sacrilége avec un étranger, formée à la lueur de l'incendie, sur les ruines de Kremnitz, je saurai bien la faire rompre, quand je devrais le tuer pour cela.

MATHILDE. Le tuer, insensé, mais savez-vous bien qu'il m'a sauvé l'honneur et la vie?

RODOLPHE. Eh bien, qu'il vive, j'y consens, mais moi, te quitter?.. jamais!

MATHILDE. Non, Rodolphe, laissez-moi, fuyez, n'entendez-vous pas qu'on s'approche, qu'on va vous reconnaître, et que vous ne pourrez plus échapper?

RODOLPHE. Qu'importe, si ce sont des soldats prussiens... Mathilde, voyez-vous cet uniforme?

MATHILDE. Cet uniforme... oh! mon Dieu, ce n'est plus le vôtre!... mais ce n'est qu'un déguisement, n'est-ce pas?

RODOLPHE. Je suis officier prussien, vous dis-je; j'ai pris cet habit pour vous retrouver, vous voyez si je puis consentir à vous perdre.

MATHILDE. Oh! mon Dieu! pardonne-lui; depuis que j'ai perdu mon père, j'ai bien pleuré... mais il me semble maintenant, Rodolphe, que je regrette moins sa mort, car il ne vous a pas vu transfuge.

RODOLPHE. Ah! quand nous nous sommes juré de nous tout sacrifier, as-tu le droit de me reprocher ce que j'ai fait pour toi?...

MATHILDE, *à part*. Ah! que me rappelle-t-il?

RODOLPHE. Oui, moi, transfuge... traître à mon pays... moi, Rodolphe Alvinzy, dont le père et les deux frères sont morts en combattant pour la défense de la Hongrie. Je me suis fait parjure et déserteur pour te revoir, Mathilde, pour ne pas aller languir loin de toi, prisonnier de guerre, au fond de la Prusse, et tu veux que maintenant que je t'ai retrouvée, je renonce à toi; oh! non, j'ai supporté en silence l'opprobre, les humiliations, les insultes même de mes nouveaux soldats, pour toi, pour toi seule, parce que c'était l'unique moyen de te revoir; maintenant il me faut le prix de tout cela; on ne se déshonore pas pour rien, Mathilde: si mon pays me doit le châtiment de ma trahison, toi, tu m'en dois la récompense.

MATHILDE. Rodolphe, malheureux, qu'avez-vous fait; oh! je vous plains, je me plains moi-même; mais je vous le répète, je ne puis vous revoir.

RODOLPHE. Eh bien! Mathilde, c'est vous qui prononcez mon arrêt de mort.., vous que j'ai tant aimée.. soyez tranquille, Mathilde, il s'exécutera, je n'en appellerai pas.

(Il fait quelque pas loin d'elle et va tomber sur un banc. Mathilde fait un mouvement vers lui, puis apercevant le roi, elle se retire précipitamment du côté de sa tente.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS. LE ROI, UN MAJOR, SON ETAT-MAJOR.

(Mathilde, Rodolphe, chacun d'un côté du théâtre. Mathilde se tient à l'écart sans être vue.)

LE ROI. Je suis content de la tenue des troupes, messieurs, mais voici de mauvaises nouvelles; un corps d'Autrichiens, commandé par Neuperg, s'avance vers nous à marches forcées; oui, messieurs, il faut bien vous le dire, nous sommes cernés dans notre camp, et si le corps de réserve que j'ai laissé sur le bord du Danube ne vient promptement à notre secours, il faudra accepter un combat inégal dont pas un de nous, peut-être, n'échapperait. Un seul moyen de salut nous reste; il faut qu'un détachement, commandé par un brave officier, se fasse jour à travers les ennemis, et aille avertir ma réserve.

LE MAJOR. Il y a dix bonnes lieues d'ici à ce rivage du Danube, dix bonnes lieues couvertes de Hongrois et d'Autrichiens. Il faudrait, pour que ce détachement parvint vivant au but de son voyage, que tous ces hommes eussent un corps à l'épreuve de la balle.

LE ROI. Sur un détachement de vingt hommes, il en parviendra bien un... un seul suffit pour nous sauver tous... il n'y a pas à hésiter.

LE MAJOR. Celui que votre majesté met-

Digitized by Google

tra à la tête de ce détachement fera bien d'écrire son testament, si ce n'est pas encore fait.

LE ROI. Oh! j'ai l'homme qu'il me faut pour cela... un brave entre les braves, un téméraire qui jette sa vie à toutes les balles et qui leur échappe toujours: le capitaine Georges Werner.

MATHILDE, *à part.* Mon mari!

LE MAJOR. Mais sire, il est marié.

LE ROI. Quoi! marié, marié sans ma permission, vous vous trompez, cela ne se peut, Werner est un trop fidèle officier... je ne veux pas le croire; mais si cela était, je lui infligerais cette mission comme un châtiment, Georges Werner partira.

MATHILDE, *à part* Que dit-il?...

RODOLPHE, *se réveillant de son accablement, à part.* Georges Werner: allons, je puis me montrer reconnaissant pour lui, sans qu'il m'en coûte. (*Haut.*) Sire... arrêtez, de grâce! s'il s'offrait un remplaçant pour le capitaine Werner, votre majesté daignerait-elle l'accepter?...

LE ROI. Un remplaçant, est-ce vous, monsieur?

RODOLPHE. Oui, sire.

MATHILDE. Lui! grand Dieu!

LE ROI. Ah! je vous reconnais, vous étiez un des défenseurs de Kremnitz et c'est vous qui m'avez offert votre épée, au lieu de la briser inutilement, comme vos frères d'armes... mais il me répugne qu'on puisse penser que je n'ai accepté vos services que pour sacrifier votre vie, et puis, vous êtes bien jeune, vous avez une mère, sans doute... Je vous rends votre offre, dont toutefois je vous sais gré.

RODOLPHE. Sire, permettez-moi d'y persister.

LE ROI. Ah! je comprends, vous espérer un avancement rapide, c'est trop juste... eh bien! si vous êtes destiné à mourir, les Autrichiens ne tueront qu'un lieutenant, mais s'ils vous laissent échapper, nous aurons de plus dans l'armée un brave capitaine. Pourtant je ne dois pas vous dissimuler que la chance de mort est à peu près certaine.

RODOLPHE. Je remercie votre majesté de sa faveur; je la prends à témoin seulement que je me suis chargé de l'entreprise, lorsqu'il n'y avait perspective que d'y mourir.

MATHILDE, *à part.* Le cruel!

LE MAJOR, *à Frédéric.* Sire, votre majesté oublie que cet officier est Hongrois.

LE ROI. Vous vous trompez, major, les hommes de cœur sont tous de la même nation et M. Alvinzy sera vraiment Prussien, alors qu'il aura reçu le baptême des balles autrichiennes. Cependant, monsieur, vous êtes encore libre de laisser la place au capitaine Werner... Ne craignez pas, en vous désistant, de me faire douter de votre bravoure. Faites bien vos réflexions, vous avez encore le tems... jusqu'à la fin du jour, ma tente vous est ouverte, mais une fois la nuit venue, quand vous entendrez le signal de la retraite, alors mon choix sera proclamé et il sera irrévocable, quel qu'il soit. Cette nuit vous appartient encore... fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière!

(Il sort avec l'état-major.)

SCENE X.

RODOLPHE, MATHILDE.

(Nuit complète pendant cette scène)

MATHILDE. Est-il bien vrai, Rodolphe, que c'est vous qui vous dévouez à une mort certaine?

RODOLPHE. Vous êtes la seule personne au monde à qui il ne soit pas permis d'en douter.

MATHILDE. Ah! Rodolphe, vous ne m'aimez plus.

RODOLPHE. Et quand cela serait, ferais-je autre chose que de vous obéir?

MATHILDE. Ah! je vous ai demandé de me quitter et non de mourir.

RODOLPHE. Comme si ce n'était pas la même chose!..

MATHILDE. Rodolphe, cela ne se peut. Vous ne vous ferez pas égorger.

RODOLPHE. Que vous importe?

MATHILDE. Insensé, mais si vous mourez, vous ne voyez donc pas que je mourrai aussi, moi, et vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas?

RODOLPHE. Mathilde, tu m'aimes donc encore!...

MATHILDE. Rodolphe, je suis bien coupable, mais l'idée de vous perdre est un supplice trop affreux, je ne puis y résister, le roi vous a laissé quelques instans pour vous rétracter honorablement, il faut que vous refusiez cette horrible mission.

RODOLPHE. Mathilde!.. mais ma vie ne m'appartient plus, elle appartient à Frédéric II, et puisse le sacrifice que j'en fais être une expiation suffisante de mon crime devant Dieu et devant les hommes!...

MATHILDE. Rodolphe, oh! Rodolphe, vivez, je vous en conjure.

Digitized by Google

RODOLPHE. Mais la vie, sans toi, que veux-tu que j'en fasse? la vie, elle est dans ton amour, dans ta présence, dans ta possession. Ma vie, dis-tu, ma vie... mais avant de me la demander, accorde-la-moi donc.

MATHILDE. Eh bien! je ne te bannis plus de ma présence; nous nous reverrons, j'y consens... mais, va, cours... Oh! mon Dieu! pardonnez-moi ce que j'ai dit.

RODOLPHE. Tu le veux, Mathilde?..

MATHILDE. Je l'ordonne; j'en ai bien le droit maintenant.

RODOLPHE. Tu le veux!

(Il s'éloigne à pas lents.)

SCENE XI.

WERNER, MATHILDE, RODOLPHE.

(Werner arrive et n'apercoit d'abord que Rodolphe.)

WERNER. Mathilde! Mathilde!... où est-elle? Mais je ne me trompe pas... dans l'obscurité... c'est vous, lieutenant Alvinzy. Ah! votre main!... vous sacrifier à ma place... car j'ai tout appris... vous jeter au devant des balles qui m'appartiennent, oh! c'est un beau dévouement!.... Vous l'avez fait sans doute, parce que, ce matin, j'ai été assez heureux pour empêcher Trimmer de faire un crime et une folie. Mais n'importe, je ne puis accepter.... Georges Werner a pu quelquefois céder la place, quand il s'agissait d'avancer, mais pas vers l'ennemi.

RODOLPHE. Capitaine, si vous voulez... peut-être... Je ne sais que lui dire.

MATHILDE. Mon Dieu! la nuit... la nuit vient, et il ne part pas!

WERNER, *apercevant Mathilde*. Ah! vous voici, Mathilde, venez. Plus tard, je ne pourrais vous ramener à Kremnitz.

MATHILDE. Monsieur!

RODOLPHE. Que dites-vous? cette femme... comment? pourquoi?

WERNER. Cette femme, c'est la mienne.

RODOLPHE, *à part*. Grand Dieu! c'est lui que j'ai sauvé!

WERNER. Oui, c'est la mienne, et maintenant que je suis là, près d'elle, maintenant que je songe que je l'aime, qu'elle m'aime, car elle m'aimera bientôt... n'est-ce pas, Mathilde? Eh bien! je n'ai plus le courage d'aller me faire tuer, et je crois que je serais assez lâche pour vous laisser à ma place.

RODOLPHE. O supplice! mais alors, monsieur...

MATHILDE, *à part*. L'heure passe... l'heure passe. Ah! que je souffre!

WERNER. Dam! vous n'êtes pas marié, vous ne savez pas peut-être ce que c'est qu'aimer, aimer Mathilde surtout... vous ne savez pas ce qu'il en coûterait de la quitter éternellement! Oh! tenez, je n'ai pas la force d'abandonner la vie, depuis qu'elle y est avec moi.

RODOLPHE. Monsieur, je ne veux pas...

WERNER. Mais il est trop infâme de vous laisser sacrifier! ce n'est pas votre faute, si je suis heureux; vous ne devez pas en être puni. Je cours vers le roi avant que le choix ne soit connu et irrévocable. Venez, Mathilde.

(On entend la retraite.)

MATHILDE. Grand Dieu!

WERNER. La retraite!

RODOLPHE. Il est trop tard! oui, tout est fini.

WERNER. Allons, c'est ma faiblesse qui vous perd. Ah! Mathilde, le capitaine Werner s'est souillé aujourd'hui pour vous d'une bien honteuse action. Cependant je parlerai au roi, et peut-être encore...

RODOLPHE. Oh! c'est inutile, capitaine; j'étais prédestiné.

WERNER. Ah! votre perte sera pour moi un remords éternel, et tout mon bonheur ne m'en consolera jamais. Mais, venez, Mathilde, venez. Ah! le froid de cette nuit... Pour vous que faire? Ah! j'y songe... mon manteau...

(Il remonte à sa tente. Rodolphe s'approche de Mathilde.)

RODOLPHE. Mathilde, par grâce, une dernière entrevue cette nuit.

WERNER, *revenant*. Maintenant, votre bras, Mathilde... comme vous tremblez! Monsieur Alvinzy, entre nous maintenant, c'est à la vie à la mort. Adieu, lieutenant! et si le ciel est juste... au revoir, capitaine.

SCENE XII.

RODOLPHE, *seul*.

Il l'emmène, il l'emmène loin de moi, et cette nuit est peut-être la dernière de ma vie... quand elle m'aime, quand j'aurais pu encore être heureux... Heureux! n'est-elle pas la femme d'un autre? Cet autre n'a-t-il pas droit à son estime, à sa reconnaissance, à la mienne même? Oh! ma tête se perd; je frémis de mourir, et je ne puis pas vivre... Mais du moins, si je pouvais emporter d'elle une dernière parole, un dernier baiser. Seule, dans la nuit, elle ne pourra revenir... peut-être

Digitized by Google

elle ne voudra pas... Oh! mon Dieu! quelle souffrance!

(En prononçant ces dernières paroles il est rentré dans sa tente, et s'est jeté, accablé de douleur, sur un banc.)

SCENE XIII.

RODOLPHE, PÉTERS, *s'approchant de la tente de Rodolphe.*

PÉTERS. On n'y voit goutte dans ce diable de camp. Est-ce qu'ils nous croient des hibous, pour y voir sans lumière la nuit? Ah! m'y voici enfin... Pst! pst! mon officier, est-ce que vous dormez déjà?

RODOLPHE. Non: que me veux-tu?

PÉTERS. J'ai quelque chose à vous remettre.

RODOLPHE. D'elle?

PÉTERS. Tiens! vous savez que c'est elle! Vous êtes plus avancé que moi; il faisait si nuit, que je ne l'ai pas reconnue. (*A part.*) C'est peut-être la femme du bourguemestre.

RODOLPHE. Oh! mon Dieu, sois béni, donne, donne vite... un dernier gage d'amour, sans doute.

PÉTERS. C'est une lettre: je ne sais pas si vous pourrez la lire, parce que cette dame l'a écrite avec un crayon, au clair de la lune, et bien vite, pendant que quelqu'un qu'elle attendait était dans la tente du roi.

RODOLPHE. Une lettre! une lettre de Mathilde, la première que j'aie reçue d'elle. Tiens, je n'ai que cette bourse; prends-la, tu es mon sauveur... Mais tu seras discret, tu me le promets?

PÉTERS. Tout ce que j'ignore, je vous promets que je ne le dirai pas.

RODOLPHE. Et elle ne t'a rien dit en te donnant cette lettre?

PÉTERS. Elle pleurait, cette pauvre jeune femme, elle pleurait tant, que ça me fendait le cœur. « Si vous avez un peu » de pitié dans l'ame, m'a-t-elle dit, por» tez cette lettre au lieutenant Alvinzy. » Aussi, je suis venu vous la porter tout de suite: je manquerai peut-être l'appel; mais c'est égal, je ne m'en repens pas... Je me sauve.

(Il sort.)

SCÈNE XXIV.

RODOLPHE, *seul.*

Cette lettre, ô mon Dieu! la lune s'est cachée! Comment faire pour la lire? la nuit est si noire... sans doute, c'est un nuage qui va passer... que vois-je, le ciel se couvre de plus en plus... eh bien, demain... mais demain, il ne sera plus tems peut-être; qui sait si dans ce moment Mathilde n'est pas aux portes du camp à m'attendre? car elle ne m'aurait pas écrit si elle ne m'eût accordé cette entrevue... Et je ne puis lire cette lettre, ô rage! mais cette lettre est vivante, elle a une voix; cette lettre, c'est Mathilde tout entière... elle me dit: je t'aime, et tu ne m'aimes pas, toi; je t'attends, et toi tu ne viens pas; ô malheur, malheur sur moi! Il n'y a plus qu'un moyen, c'est de chercher à rallumer ce feu de sarmens... personne ne me voit, les factionnaires sont éloignés, allons... mais l'ordre du roi qui est encore là... la discipline... oh! il n'importe, cette agonie me fait trop souffrir, il faut qu'elle cesse à tout prix. (*Il s'agenouille auprès des débris du feu.*) Une étincelle!... oh! quelle joie! pourvu que mon souffle conserve encore assez de force pour ranimer un de ces brandons... Courage, je n'en puis plus... eh quoi! la flamme ne reviendra pas... ah! enfin... (*Il s'enfuit dans sa tente avec un brandon enflammé.*) Lisons, mes yeux se troublent, « mon » Rodolphe, demain au lever du soleil, » dans l'île de Saint-André. »

(Il baise et relit la lettre avec transport. En ce moment le roi, accompagné d'un officier et de quelques soldats, traverse la scène.)

SCENE XXV

RODOLPHE, LE ROI, UN OFFICIER, SOLDATS.

LE ROI. Oui, messieurs, l'ennemi nous croit éloignés, rien ne peut nous trahir... Que vois-je? de la lumière, malgré mes ordres, quel est donc le téméraire?... Attendez. (*Il entre dans la tente. Le roi frappant sur l'épaule de Rodolphe.*) Votre épée, monsieur!.. c'est vous?.. j'en suis fâché; de qui est cette lettre?

RODOLPHE. Sire, cette lettre...

LE ROI. Eh bien!

RODOLPHE. Elle est... de ma mère.

LE ROI. Eh bien, monsieur, vous pouvez lui répondre que demain matin elle n'aura plus de fils.

SCENE XXVI.

LES PRÉCÉDENS, LE CAPITAINE WERNER, *accourant hors d'haleine.*

WERNER. Monsieur Alvinzy.... mon-

Digitized by Google

sieur Alvinzy! (*Apercevant le roi.*) Ah! sire... pardonnez-moi,. le trouble, l'émotion... entendez-vous ce bruit de chevaux, la réserve... la réserve! lieutenant, vous vivrez, vous êtes sauvé!

LE ROI. La réserve! c'est bien, monsieur, c'est bien, vous arrivez à propos, j'avais besoin de vous. Capitaine Werner, vous ferez fusiller demain matin, à huit heures, le lieutenant Rodolphe Alvinzy, dans l'île de Saint-André.

WERNER, *atterré.* Ah!

RODOLPHE, *à part.* Il était inscrit là-haut que je serais exact au rendez-vous!

(La toile tombe.)

ACTE III.

La scène se passe dans l'île de Saint-André, à une demie-lieue de Kremnitz. Au fond le Danube. A gauche sur le faîte d'un rocher une petite chapelle en ruines.

SCENE PREMIÈRE.

MATHILDE, LE BATELIER.

(Il est nuit. Clair de lune. La neige tombe. On entend dans le lointain le chant d'un batelier, puis une barque paraît, et vient amarrer au pied du rocher. Mathilde en descend avec le batelier.)

LE BATELIER. Appuyez-vous sur mon bras... là... ferme... ne craignez rien... à la fin; nous voilà arrivés .. et je puis dire que ce n'est pas sans peine... car le vent soufflait avec une telle violence, que j'ai cru que jamais je ne pourrais gouverner ma barque...

MATHILDE, *à part.* Dieu soit loué!... j'arrive la première au rendez-vous... (*Haut.*) Il ne doit pas être loin de six heures...

LE BATELIER. Je viens d'entendre sonner les trois quarts à cette vieille chapelle... (*A part.*) Il n'y a plus de doute... c'est un rendez-vous... (*Haut.*) Savez-vous bien, madame, qu'il faut que vous soyez courageuse pour traverser le Danube et venir vous promener dans cette île par une pareille nuit... pour ma part, je ne suis pas rassuré du tout, car c'est ici qu'on exécute les condamnés à mort du camp prussien.

MATHILDE. C'est parce que ce lieu est sauvage et inhabité que j'y suis venue.

LE BATELIER. C'est différent... chacun son goût... vous n'avez plus besoin de moi pour le quart d'heure... je me retire...

MATHILDE. Deux mots encore... y a-t-il loin d'ici à Presbourg, en suivant le cours du Danube?

LE BATELIER. Dix lieues environ.

MATHILDE. Que demanderais-tu pour y conduire quelqu'un?

LE BATELIER. C'est selon .. Aujourd'hui?..

MATHILDE. Dans une heure!..

LE BATELIER. Vous-même?

MATHILDE. Moi... ou un autre... que t'importe?.. mais une seule personne.

LE BATELIER. Par mon saint patron, madame, c'est une entreprise périlleuse... le fleuve est dangereux à cause des glaces, d'abord... et des Prussiens, ensuite...

MATHILDE. Eh bien! parle... ton prix?

LE BATELIER. Cinquante florins au départ et cinquante à l'arrivée... ce n'est pas trop...

MATHILDE. Que dis-tu, malheureux!.. mais je ne les ai pas, et il faut pourtant que tu transportes quelqu'un à Presbourg... cette nuit!..

LE BATELIER. J'en suis fâché, mais ce n'est pas moi qui vous conduirai...

MATHILDE. Mais quand je te dis qu'il le faut... par pitié! ami, prends ces dix florins... c'est tout ce que je possède.

LE BATELIER. Je ne puis exposer ma vie pour si peu...

MATHILDE. Au nom de ta femme, de tes enfans... si tu savais de quel intérêt il y va pour moi... veux-tu me voir à genoux devant toi?..

LE BATELIER. Pauvre jeune femme... cela me fait de la peine de vous refuser... Eh! mais, attendez donc, à la clarté de la lune, j'ai cru voir briller là, à votre main... je ne me trompe pas... c'est un diamant.

MATHILDE. Eh bien?

LE BATELIER. Donnez-moi cette bague et je consens à tout...

MATHILDE. Cette bague! (*A part.*) Oh! mon Dieu!.. pardonnez-moi, Georges! Georges!.. c'est un don de vous... il me

Digitized by Google

servira à me séparer de Rodolphe... j'ai moins de remords...

LE BATELIER. Vous ne répondez pas... vous refusez ?..

MATHILDE. Cette bague... elle ne m'appartient pas... c'est un dépôt que je te confie, entends-tu?.. plus tard, je t'en ferai passer le prix... et alors, tu la remettras à celui que je te désignerai .. tu me le promets...

LE BATELIER. C'est entendu !.. marché conclu... je m'en vais prévenir ma femme que je ne rentrerai point aujourd'hui... et dans une demi-heure je serai à la pointe méridionale de l'île avec une bonne voile... au signal que je ferai, vous vous empresserez d'accourir, et une fois embarqués, nargue des Prussiens!.. Adieu...

(Il sort.)

SCÈNE II.

MATHILDE, *seule.*

(On entend sonner six heures à la chapelle.)

Six heures!.. mon Dieu... aura-t-il pu tromper la vigilance des sentinelles et sortir du camp ?.. écoutons !.. c'est le bruit du vent... Rodolphe ! Rodolphe !.. quel supplice que l'attente !.. s'il ne venait pas... si je l'avais vu hier soir, pour la dernière fois!.. hélas! notre entrevue d'aujourd'hui en sera-t-elle moins la dernière .. Cette fois, un bruit de pas a frappé mon oreille... on approche... mais, est-ce bien le pas d'un seul homme?.. oh ! non, ce n'est pas lui... il irait plus vite... ils sont plusieurs... ces pas retombent lents et mesurés... une ronde de nuit, sans doute... Si l'on me voit... Cette chapelle!.. je n'en aurai pas le tems... de ce côté...

(Elle disparaît dans les arbres d'un côté de la scène.)

SCÈNE III.

RODOLPHE, TRIMMER, PÉTERS, PLUSIEURS SOLDATS.

RODOLPHE. Je me sens fatigué, mes amis... je demande à m'arrêter ici... (*A part.*) Je respire... elle n'est point encore venue...

TRIMMER. Fatigué?.. une demi-lieue à pied, dont un tiers encore en bateau... Excusez..... à votre aise, lieutenant.. .. cela n'est pas contre la consigne... (*A haute voix.*) Peloton... halte!..

(Rodolphe sans épée sort du centre du peloton où il était placé, et va s'asseoir sur un fragment de rocher, sur le devant de la scène.)

PÉTERS. C'est pas malheureux, au moins ce rocher et cette chapelle vont nous abriter du vent... bonne idée...

TRIMMER. Imbécille! tu ne vois pas que le lieütenant veut faire sa prière!.. dam ! dans un pareil moment, ça se conçoit... tout le monde n'est pas philosophe comme notre Fritz... (*S'avançant près de Rodolphe.*) Mon lieutenant!.. (*à part*) ça m'écorche toujours la bouche de dire à un Hongrois : mon lieutenant... au fait, il va mourir... (*haut*) mon lieutenant!.. Est-ce qu'il est devenu sourd?..

RODOLPHE, *sortant de son accablement:* Que voulez-vous?

TRIMMER. Si vous étiez tant soit peu curieux d'entrer dans cette chapelle, là-haut... pour... chacun a ses idées... il est bien permis de penser à Dieu, quand on n'a plus rien de mieux à faire... enfin, suffit... ne vous gênez pas... nous allons en balayer les hibous et les couleuvres qui y font leur demeure ordinaire.

RODOLPHE. Cette chapelle!.. (*A part.*) Grand Dieu! mais j'y songe, si Mathilde... (*Haut.*) Merci, merci, sergent... n'en faites rien... n'en faites rien...

TRIMMER. C'est différent !.. Quel feu !.. il paraît que le lieutenant est philosophe comme notre Fritz.

(Il retourne dans le fond de la scène.)

PÉTERS. Je suis tout transi... c'est une drôle d'idée, tout de même, de nous faire partir une heure d'avance pour le lieu de l'exécution... par le tems qu'il fait...

TRIMMER, *redescendant la scène.* Il paraît que le lieutenant est pressé d'en finir, c'est lui qui l'a demandé au capitaine, et dès que le capitaine a dit : « En avant, marche !.. » je ne connais que ça, moi...

PÉTERS. Toujours est-il qu'il faut n'avoir pas de pitié... pour faire fusiller un chrétien par un froid... mais un froid... que j'en suis tout morfondu...

TRIMMER. Qui te forçait d'y venir? tu n'étais pas commandé...

PÉTERS. Si fait, que j'étais commandé, mon sergent... ça me faisait enrager d'être fifre... puisqu'il n'y a pas d'avancement, et je me suis fait recevoir surnuméraire dans les tambours... Ce pauvre M. Alvinzy!.. ça me fend le cœur, quand je songe que c'est moi qui lui battrai le dernier roulement... un si brave jeune homme!.. toujours la bourse à la main.

Digitized by Google

TRIMMER. Veux-tu bien te taire? M. Alvinzy était un transfuge... après la faute, le châtiment; il y a une justice là-haut.

PETERS, *à part.* Est-il rancuneux, l'ancien, l'est-il?.. si je pouvais, sans faire semblant de rien, glisser quelques mots à l'oreille du lieutenant!.. Houp! houp!..

(Il se promène à grand pas comme s'il cherchait à se réchauffer.)

TRIMMER. Que fais-tu là, blanc-bec?

PÉTERS. Vous voyez, mon sergent, je me promène; il n'est pas défendu de chercher à se réchauffer.

TRIMMER. A la bonne heure... ce n'est pas contre la consigne.

PÉTERS, *bas et à la dérobée en passant près de Rodolphe.* Mon lieutenant!

RODOLPHE. Ah! c'est toi... tu as été discret, n'est-ce pas? tu le seras toujours... tu m'as vu bien heureux hier soir, et maintenant...

PÉTERS, *de même.* Oh! tenez, je crois que je me ferais donner la schlague, si ça pouvait vous sauver... Mais écoutez-moi, si je suis venu cette nuit avec les autres, c'est que j'ai pensé que vous auriez besoin de moi; peut-être que vous ne seriez pas fâché d'avoir quelqu'un qui vous parle d'elle avant de mourir, qui puisse lui remettre quelque chose de vous... un rien... quoi? une boucle de cheveux... je connais ça, moi...

RODOLPHE. Merci, ami, tu as un bon cœur... Dieu!... si je pouvais... Ecoute, Péters... Une femme doit venir dans cette île... il faut à tout prix l'en éloigner... lui dire que je n'y suis pas., Entends-tu?..

TRIMMER. Grenadiers!.. portez, armes!

PÉTERS. Le capitaine...

(Il regagne le fond du théâtre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE CAPITAINE WERNER.

WERNER, *à Rodolphe.* Morbleu!... pas moyen de parler au roi... J'ai attendu inutilement à la porte de sa tente... Il y a eu conseil cette nuit, et il dure encore... Depuis hier rien ne me réussit!.. Mais j'ai mis dans ma tête de vous sauver, monsieur Rodolphe... et morbleu, il faudra bien que j'y parvienne, ou j'y perdrai mon nom.

RODOLPHE. Croyez-moi, capitaine, abandonnez un tel projet... Il faut que ma destinée s'accomplisse...

WERNER. Et moi, Georges Werner, je vous dis qu'il n'en sera pas ainsi..... Frédéric est sévère... mais le fond est bon... C'est une leçon qu'il a voulu vous donner... Je ne sais... mais j'ai bon espoir... Cet empressement même à vous rendre sur le lieu de l'exécution... je n'en suis pas fâché pour vous maintenant, cela lui fera voir que vous n'avez pas peur de la mort... Vous le lui avez déjà prouvé d'ailleurs...

RODOLPHE. Ah! capitaine... Savez-vous si la vie serait un bienfait pour moi?

WERNER. Eh! lieutenant, ne vous reste-t-il pas un ami?.. Mais, j'y pense, c'est ici l'île de Saint-André.

RODOLPHE. En effet.

WERNER. Eh bien! si je ne me trompe, le roi doit y venir ce matin même... je le lui ai entendu dire hier, une position militaire à prendre... Ah! vous le savez, lieutenant, la présence d'un roi sur le lieu d'une exécution, c'est une grâce vivante.

RODOLPHE. Le roi...

TRIMMER, *qui, pendant ce qui précède, a parcouru le théâtre.* Mon capitaine...

WERNER. Eh bien?

TRIMMER. Je viens de voir... là... de ce côté... à travers les arbres... la robe d'une femme...

RODOLPHE, *à part.* Grand Dieu!..

WERNER. La robe d'une femme... tu es fou...

TRIMMER. Non, non... je l'ai bien vue et m'est avis que c'est la femme du bourguemestre, qui venait au camp déguisée..... Vous avez entendu parler de ça... Il paraît que c'est au lieutenant qu'elle en voulait...

WERNER. Oh! cela ne se peut... mais, en tous cas, tu peux t'en convaincre... prends trois hommes avec toi et fais une ronde...

TRIMMER. Je veux être un blanc-bec si je ne vous déniche pas tout-à-l'heure une colombe.

RODOLPHE. Oh! mon Dieu!.. ils vont la découvrir... Elle est perdue...

WERNER. Eh bien! lieutenant, qu'avez-vous?... Votre visage est bouleversé?..

RODOLPHE. Cette femme!... arrêtez... empêchez, de grâce!..

WERNER. Cette femme!.. Il y a donc bien réellement une femme dans l'île...

RODOLPHE. Eh bien! oui.. cette femme...

WERNER. Elle est venue pour vous...

RODOLPHE. Je ne dis pas cela...

WERNER. Ah! je comprends... un dernier rendez-vous... (*D'un ton de reproche.*) Au lieu de votre exécution, lieutenant?..

RODOLPHE. Elle ignore tout.... Ah!...

Digitized by Google

j'ignorais moi-même... Mais, au nom du ciel... empêchez que ces soldats ..

WERNER. Je comprends... (*Haut.*) Arrête, Trimmer... c'est inutile... je sais ce que c'est.,. que cette femme...

TRIMMER. Alors, c'est différent!

RODOLPHE. Ah ! capitaine... quelle reconnaissance!.. Maintenant, je voudrais pouvoir lui dire de s'éloigner... mais, moi seul...

WERNER. Eh bien ! il ne sera pas dit, si vous devez mourir, que le capitaine Werner n'aura pas bien agi avec vous, à vos derniers momens... Je vais me retirer, avec mes soldats, de ce côté, hors de portée de votre vue même... tandis que vous éloignerez cette femme...je vous donne ma parole que je la protégerai contre tous, et que je ne chercherai pas à la connaître... je vous laisse une heure... Vous, jurez-moi, en revanche, sur l'honneur, de ne pas chercher à vous échapper...

RODOLPHE. Oh ! capitaine, je vous le jure... Daus une heure... vous prendrez mon sang... il vous sera bien dû...

WERNER. Grenadiers!.. portez armes... (*A Rodolphe.*) Dans une heure... Songez-y...

(Ils sortent)

SCENE V.

RODOLPHE, *puis* MATHILDE.

RODOLPHE, *seul.* Oh ! mon Dieu !.. une sueur froide couvre encore mon front... A quel péril a-t-elle échappé... mais, est-elle tout-à-fait sauvée?.. Ah ! qu'elle s'éloigne!... Mais, je ne me trompe pas... je la vois s'approcher à travers les arbres... elle a vu s'éloigner les soldats... Mathilde ! Mathilde!.. (*Mathilde paraît.*) Ah! c'est elle !.. Dans mes bras, Mathilde, dans mes bras !.. j'ai payé assez cher ce bonheur... (*Il la fait asseoir et se place à côté d'elle.*) Oh ! laisse-moi réchauffer ta main dans les miennes... ta tête contre mon cœur.

MATHILDE, *se dégageant doucement.* Rodolphe !.. Rodolphe !.. laissez-moi... Ah! je suis pourtant bien heureuse de vous voir... Tout est oublié.... jusqu'à cette heure de tortures et d'angoisses... dans ces arbres, tremblante à chaque pas d'être découverte... Dites-moi, ces soldats... comment avez-vous fait pour les congédier. . J'ai cru entendre parmi eux une voix qui m'a glacée d'épouvante.

RODOLPHE. Tu t'es trompée, Mathilde, c'est moi qui commandais cette ronde... (*A part*) Oh ! mon Dieu ! je devrais lui dire de fuir... et je n'en ai pas le courage...

MATHILDE. Quand reviendront ces soldats?..

RODOLPHE. Dans une heure..

MATHILDE. J'ai encore le tems... Ecoutez, Rodolphe... vous ne pouvez demeurer parmi ces Prussiens... Partout, je le vois, on vous regarde avec colère, avec défiance. il faut retourner à Presbourg... auprès de Marie-Thérèse, expier, en la servant fidèlement, votre défection passagère. (*Rodolphe fait un mouvement de refus.*) Vous pouvez fuir sans honte... le roi n'a plus besoin de vous... la réserve est arrivée... Oh! Rodolphe... au nom du ciel, partez !.. ne restez plus dans ces rangs... où vous êtes par une faute... où un crime seul pourrait vous retenir... Un batelier va revenir bientôt... un signal vous annoncera sa présence. Tout est convenu avec lui... il vous mènera à Presbourg...

RODOLPHE. Non, Mathilde .. cesse de me supplier... c'est impossible...

MATHILDE. Impossible!..

RODOLPHE. Fuis toi-même... fuis, je t'en conjure...

MATHILDE. Mais, pourquoi ?.. si vite?..

RODOLPHE. Tu ne sais pas quel péril te menace...j'ai voulu te le cacher... mais je dois te l'avouer... cette voix que tu as entendue.., c'est celle de ton mari...

MATHILDE. Mon mari... et vous me disiez que vous commandiez... Mais votre trouble... votre pâleur... vous n'avez pas d'épée!.. Ah ! vous me cachez quelque chose...

SCENE VI.

LES MÊMES, PETERS.

PÉTERS. Pardon, excuse... faites pas attention... c'est que c'est moi... et moi, c'est comme personne... Je viens vous dire que le capitaine se fie sans doute à ce que vous êtes dans une île... et qu'il est joliment éloigné... Si j'étais que de vous, je m'échapperais, mon lieutenant...

MATHILDE. S'échapper?.. Que dit-il?..

RODOLPHE. Tais-toi, malheureux... cela ne se peut...

PÉTERS. Au contraire... c'est que j'ai aperçu un batelier sur la rivière, qui vient par ici .. A votre place, je n'en ferais ni une ni deux... c'est qu'il n'y a pas de tems à perdre .. votre exécution est pour huit heures... il en est près de sept et demie...

Digitized by Google

MATHILDE. Grand Dieu !...

PÉTERS. Je vous avertirai.... quand le batelier arrivera...

(Il va au fond du théâtre.)

MATHILDE. L'exécution !.. Oh ciel !... que dit-il ?.. Tu me trompais, Rodolphe, tu es condamné !

RODOLPHE. Je te jure...

MATHILDE. Je te jure que tu mens... Dis-moi tout... il le faut...

RODOLPHE. Mathilde... songe que ton mari peut revenir...

MATHILDE. Que m'importe, si tu vas mourir... Parle, parle, te dis-je, ou je ne te quitte plus.

RODOLPHE. Eh bien ! puisqu'il faut tout l'avouer... un ordre du roi défendait d'allumer aucun feu... aucune lumière dans le camp !.. ta lettre m'est arrivée la nuit... il fallait la lire...

MATHILDE. Ah ! je comprends... et c'est pour cela qu'ils t'assassinent... Et tu crois que je le souffrirai ?.. Oh ! non... Je te demandais de partir... je l'exige maintenant.

RODOLPHE. Mathilde ! oh ! non... prisonnier sur parole...

MATHILDE. Que m'importe, à moi... Il faut que tu partes... tu partiras...

RODOLPHE. Je ne manquerai pas à ma parole pour sauver ma vie... quand ma vie, ce n'est plus toi.

MATHILDE. Eh bien ! il y a deux places dans la barque, je pars avec toi... nous fuirons ensemble... Sauve ta vie... et je t'appartiens à jamais.... je t'appartiens tout entière !

RODOLPHE. Oh !.. ciel !.. Que dis-tu ?..

MATHILDE. Veux-tu venir, maintenant ?

RODOLPHE. Ah ! Mathilde... c'est assez de m'avoir fait déserteur...

MATHILDE. Non... Quoi qu'il arrive, tu ne mourras pas à cause de moi... Viens donc...

(Elle le saisit et cherche à l'entraîner.)

PÉTERS, *revenant*. Le capitaine ! le capitaine !..

MATHILDE. Grand Dieu !..

(Elle se couvre de son voile.)

SCENE VII.

LES MÊMES. WERNER.

(Il fait encore nuit pendant cette scène et la suivante. Mathilde est toujours voilée.)

WERNER. Pas un moment à perdre, lieutenant... Le roi vient de débarquer dans l'île.... Madame, au nom du ciel, retirez-vous...

RODOLPHE, *bas à Mathilde*. Ah ! éloigne-toi, je t'en supplie... Adieu ! adieu !...

MATHILDE, *bas à Rodolphe*. Non... je resterai... Que m'importe, à présent.

WERNER. Il n'est plus tems... Voici le roi...

SCENE VIII.

LES MÊMES, LE ROI. *accompagné de plusieurs* OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR *et de quelques* SOLDATS.

LE ROI, *dans le fond du théâtre*. Ces rochers dominent le cours du Danube... Major, vous y ferez établir une batterie, et maintenant, avec ma bonne réserve, viennent les Autrichiens, nous sommes en état de les recevoir... Ah ! ah ! c'est vous, capitaine Werner.

WERNER. Sire...

LE ROI. Vous êtes exact, c'est bien... Qu'est-ce à dire, messieurs... une femme ici ? à cette heure ! voilà qui est étrange... quelle est cette femme ? otez-lui donc son voile !..

(Un officier s'approche de Mathilde.)

RODOLPHE. Oh ! désespoir...

WERNER. Sire, un instant !.. (*A part.*) La malheureuse .. que va-t-elle devenir ?.. comment la sauver ?.. je l'ai promis pourtant...

LE ROI. Eh bien ! qu'ai-je dit ?

WERNER, *à part*. Ah ! quelle idée !.. (*Haut.*) Sire, ne faites pas mettre la main sur cette femme... c'est... c'est la mienne.

LE ROI. La vôtre, capitaine Werner... Ainsi, il est donc vrai, sans mon consentement, vous avez osé... c'est jouer gros jeu, messieurs... et la partie vous coûtera cher... mais ce n'est pas le moment de vous demander compte de votre conduite... faites conduire cette femme hors d'ici, monsieur...

(Le capitaine fait un signe à Trimmer qui s'approche, et après lui avoir parlé à l'oreille, celui-ci avec deux autres emmènent en la soutenant Mathilde défaillante.)

RODOLPHE, *à part*. O mon Dieu !.. sauvez Mathilde.

LE ROI. Emmenez le prisonnier...

RODOLPHE. Allons, je vais tomber sous les balles prussiennes, et ma mort du moins sera hongroise comme aurait dû être ma vie... Marchons, messieurs.

(Il sort au milieu des soldats.)

Digitized by Google

SCENE IX.

LE ROI, WERNER *qui, au lieu de suivre le prisonnier, s'approche du roi.*

(Le jour se lève graduellement pendant cette scène.)

WERNER. Ah! sire... de grâce, écoutez-moi!.. faut-il que M. Alvinzy meure pour une seule faute.... lui, qui s'est offert à vous pour cette mission périlleuse dont il m'a sauvé?.. faudra-t-il donc, sire, que je fasse bander les yeux à mon libérateur... que je fasse tirer contre lui... que je le fasse achever s'il survit?.. Ah! sire, épargnez-moi cette horrible torture... elle est au-dessus des forces humaines.

LE ROI. Obéir n'est jamais au-dessus des forces du soldat, monsieur... je vous trouve bien hardi de me demander grâce pour un autre, quand vous n'êtes pas sûr de l'obtenir vous-même... Le sort de M. Alvinzy est irrévocablement fixé... il est contenu dans cet ordre cacheté que vous ouvrirez sur le lieu, et un instant seulement avant l'heure de l'exécution... vous y trouverez votre consigne... et quelle qu'elle soit, vous vous y conformerez... Quant à vous, monsieur, vous m'avez offensé grièvement... je vous ferai savoir plus tard la réparation que j'exige de votre faute...

(Il sort avec son état-major.)

SCENE X.

WERNER, *seul.*

Un paquet cacheté... oh! j'espère pour le lieutenant... peut-être ce papier contient-il ma punition à moi... oh! pourvu qu'elle ne me force pas à faire fusiller Rodolphe... Il faut ouvrir, a dit le roi, ce papier un instant avant l'heure de l'exécution... Encore une demi-heure à attendre... et je ne puis savoir... allons dire du moins au prisonnier qu'un ordre du roi... et si c'était une fausse joie... Frédéric n'avait pas l'air porté à la clémence... il vaut mieux voir avant moi-même... mais le roi l'a défendu... Ah bah! devancer un peu ses ordres... ce n'est pas les enfreindre... oui, voyons... voyons vite... (*Il ouvre la lettre.*) Sa grâce! sa grâce pleine et entière!.. oh! quel bonheur... courons le lui dire.

SCENE XI.

WERNER, TRIMMER, *accourant.*

TRIMMER. Mon capitaine! mon capitaine .. j'ai reconduit votre femme un bout de chemin... je voulais la mettre hors de l'île... mais, près d'arriver au rivage, elle a aperçu de loin le roi... aussitôt elle a pris son élan...

WERNER. Ma femme!.. il croit aussi que c'est ma femme... mais ça m'est égal... je suis trop heureux... Tu ne sais pas, Trimmer, ton lieutenant a sa grâce!

TRIMMER. Sa grâce, décidément... ah! tant mieux... je n'aime pas les exécutions, moi.. ça me fait l'effet d'une guerre civile... Mais voulez-vous que je vous dise une idée, je crois que c'est votre femme qui l'a fait solliciter, la grâce...

WERNER, *riant.* Ma femme!.. toujours ma femme... il y tient...

TRIMMER. Dam! le lieutenant étant du même pays, ils devaient se connaître...

WERNER, *pensif.* Oui, c'est vrai!.. ils étaient du même pays... je n'y avais pas encore réfléchi... mais détrompe-toi, mon cher Trimmer, ce n'était pas ma femme. c'était celle du bourguemestre sans doute.. le lieutenant avait rendez-vous avec elle ici.. quand le roi est arrivé, pour la dérober à sa colère et aux inquisitions, j'ai imaginé de la faire passer pour Mathilde.

TRIMMER. Mais, je vous dis, moi, que ce ne pouvait pas être la femme du bourguemestre...* je le croyais d'abord comme vous... mais j'ai bien vu que c'était la vôtre... vous le saviez bien, puisque vous l'avez dit vous-même au roi, et moi, je l'ai vue de mes yeux que voilà..... vous voulez m'en faire accroire..... mais jusqu'à présent, si vous n'aviez jamais pris votre part du butin, c'est que vous n'avez rien trouvé qui vous tentât; maintenant que vous avez votre affaire, vous ne vous en séparez plus... Sarpedieu! il est joli, votre bagage... c'est dommage que vous ne puissiez pas le mettre dans votre valise... *

WERNER. Trimmer, tu mens, je te dis que tu mens... rétracte-toi, misérable, ou je te ferai bâtonner jusqu'à la mort.

TRIMMER. Mon capitaine... ah! c'est mal de dire ça à un inférieur, ça n'est pas brave.

WERNER. Pardon, Trimmer... oui, c'est lâche à moi de t'accabler ainsi, mais

Digitized by Google

dis-moi que ce n'était pas elle... tu la connaissais à peine... il faisait petit jour... elle avait un voile...

TRIMMER. Je ne peux pas vous dire autre chose, sinon que c'était elle... qu'elle était pâle comme une morte... qu'elle semblait avoir la tête perdue... qu'elle ne songeait même plus à se couvrir de son voile... Mais attendez! si vous m'en croyez pas, voilà peut-être une preuve qui vous instruira mieux... c'est la bague que j'ai trouvée sur un batelier que nous avons arrêté et fouillé.

WERNER, *la prenant et à part.* Celle que j'ai donnée à Mathilde... ils voulaient fuir ensemble, plus de doute... Allons, du courage, il faut se venger... mais pas sur son propre honneur... (*Se retournant vers Trimmer en éclatant de rire.*) Ah! ah! ah! ah! comme te voilà interdit, mon pauvre Trimmer... eh bien! oui, c'est ma femme... est-ce que tu crois que je ne le savais pas... ma colère, c'était une plaisanterie... j'ai toujours aimé à rire, moi.

TRIMMER. Comment, c'était pour rire que vous m'avez traité...

WERNER. Eh! oui, imbécille, c'était ma femme, et ce n'est pas étonnant que je les aie laissés ensemble... qu'elle ait voulu faire fuir le lieutenant, qu'elle ait fait solliciter sa grâce même, M. Alvinzy était son frère par sa mère...

TRIMMER. Comment, c'était une plaisanterie! eh bien! sarpedieu, je ne le croyais pas.

WERNER. Mais je ne suis pas jaloux... je n'ai aucun droit, aucun sujet de l'être. Est-ce que tu crois que si elle avait été ici malgré moi, je ne l'aurais pas deviné? je ne l'aurais pas su? (*s'animant par degré*) que j'aurais été assez aveugle, assez insensé pour favoriser leur entrevue? mais, s'ils m'avaient trompé, est-ce qu'ils seraient encore en vie, maintenant? est-ce qu'il y aurait encore deux balles dans ces deux pistolets? mais, puisque je ne les ai pas écrasés tous deux, puisqu'ils vivent, puisqu'ils respirent encore, tu vois bien que je ne suis pas... que je ne peux pas être jaloux...

TRIMMER. Dam! c'est différent!.. vous allez donc tous être bien heureux... je vas dire au prisonnier qu'il est libre...

WERNER. Délivrer le prisonnier... et qui te l'a permis?..

TRIMMER. N'a-t-il pas sa grâce...

WERNER. Sa grâce! ai-je dit qu'il avait sa grâce?.. mais je t'ai dit aussi que je plaisantais!.. non, il n'a pas sa grâce, il ne l'a pas encore, te dis-je!.. elle n'est pas arrivée, elle n'arrivera peut-être pas... (*Regardant dans la coulisse.*) Ciel! Mathilde..? elle vient de ce côté... Ecoute, Trimmer, fais bander les yeux au prisonnier, fais charger les armes, et lorsque huit heures sonneront à cette vieille chapelle... si j'ai sa grâce... j'accourrai près de vous et délivrerai le lieutenant... sinon un coup de pistolet t'avertira de le faire exécuter, et que l'explosion de vos fusils y réponde aussitôt... tu m'obéiras sur ta tête, n'est-ce pas?

TRIMMER. Vous ai-je jamais désobéi?.. Il suffit... du lieu de l'exécution, je puis vous voir, capitaine...

WERNER. Va! va!.. Si je reviens, la grâce... un coup de pistolet, la mort!..

(Trimmer sort.)

SCENE XII.

WERNER, *puis* MATHILDE.

WERNER, *seul.* Oh! trompé! trompé aussi indignement... moi qui me dévouais à eux... Mathilde, surtout... Mathilde, que j'aimais tant... et elle me disait que son complice était mort... oh! elle n'a pas peut-être menti de beaucoup.

MATHILDE, *sans le voir.* Où retrouver ce batelier? comment sortir de l'île?.. mais allons... du moins l'aide-de-camp m'a assuré qu'il était sauvé, qu'il ne pouvait périr!.. (*Apercevant son mari.*) Ciel! le capitaine!..

WERNER. Si l'un de nous deux devait paraître étonné de rencontrer l'autre ici, madame... il me semble que ce n'est pas vous... et que je ne devais point penser à vous trouver au point du jour, dans un lieu consacré à un usage terrible... vous, la délicate fille d'un magnat de Hongrie, qui devez reculer devant une fatigue, comme devant un péril... en vérité... c'est choisir singulièrement le lieu et l'heure d'une promenade.

MATHILDE. Monsieur... je venais... j'étais...

WERNER. Rassurez-vous... je ne suis pas un mari tyrannique ni jaloux, moi... vous le savez bien... mais pourtant, je dois prendre intérêt à votre santé, et vos imprudences peuvent la compromettre... Quoi!.. pas d'autre coiffure qu'un voile... vous n'avez songé qu'à vous cacher, madame, et non pas à vous couvrir...

Digitized by Google

MATHILDE. Monsieur...

WERNER. Vos mains ne sont pas même protégées et je n'y vois plus l'anneau que je vous avais mis hier au doigt... Ah!... le signe de notre alliance est déjà perdu... C'est de mauvais augure... il n'y a plus rien à moi sur votre main... En serait-il de même dans votre cœur?

MATHILDE. Capitaine... vous me faites trembler...

WERNER. Je suis calme pourtant... mais où est votre anneau... dites-le-moi!...

MATHILDE. Mon anneau?...

WERNER. Qu'en avez-vous fait?...

MATHILDE. Capitaine... je ne sais...

WERNER, *s'animant*. Dites-le-moi... je le veux... je le veux!...

MATHILDE. Punissez-moi, monsieur, mais ne m'interrogez pas ainsi...

WERNER. Ah!... cet anneau... la chose qui m'était la plus chère au monde... et que j'ai donné à la personne que j'aimais le plus... quel usage en avez-vous fait, madame? Vous me demandez un châtiment... vous l'aurez...

MATHILDE. Monsieur...

WERNER. Pour vous punir d'avoir perdu cet anneau... je ne ferai qu'une chose, je vais vous le rendre...

(Il lui montre l'anneau.)

MATHILDE. Ah! monsieur... je vois bien que vous savez tout...

WERNER. Oui, je sais tout... pour le malheur de ma vie entière... je sais qu'il n'est plus pour moi sur la terre de bonheur et de confiance... je sais que ce don de mon amour devait servir à protéger sa fuite, à lui, que vous m'aviez dit mort... je sais que pour lui vous m'abandonniez sans honte... moi qui ne levais pas mes regards jusqu'à vos pieds... moi qui n'ai pas encore osé vous demander une seule de ces faveurs qui m'appartiennent et que peut-être un autre...

MATHILDE. Ah! monsieur, n'achevez pas... je suis déjà assez coupable, pour qu'on ne me calomnie pas davantage... oui... j'aimais Rodolphe Alvinzy... ce fut le compagnon de mon enfance.. Je ne crus jamais mon mariage possible avec un autre. La chapelle où vous m'avez épousée était préparée pour notre union... Le serment qui fut arraché pour vous, de mes lèvres, allait s'en élancer pour lui... Quel que fût mon péril, et l'ordre de mon père, si j'acceptai votre main c'est que je me crus libre. Songez qu'il n'a été donné qu'une minute à la femme de Georges Werner pour remplacer la fille du comte de Luisdall et la fiancée de Rodolphe Alvinzy.. Quand je l'ai retrouvé vivant, lui que je croyais mort, mon amour s'est réveillé malgré moi, mais je ne voulais que le sauver. Qu'il vive loin de moi, c'est tout ce que je veux.. et maintenant, je vous en conjure, laissez-moi me retirer dans un cloître. Je vous demande la liberté, monsieur, mais ce n'est que la liberté des larmes, que je vous demande à genoux... et ce ne sera bientôt que la liberté de la mort.

(Elle tombe à genoux.)

WERNER. Ah!.. je sens malgré moi mon cœur s'apaiser... faible que je suis... ce n'est pas moi qu'elle aime... et parce qu'elle l'avoue, je crois que je lui pardonne...

MATHILDE. Monsieur, au nom du ciel... ayez pitié de moi.

WERNER. Elle! Mathilde à mes genoux... ayez pitié de moi, dit-elle... aie donc pitié de moi toi-même... reviens à moi... à moi, pour jamais... il vivra loin de toi, si tu le veux, lui.. mais toi, ne m'abandonne pas.

MATHILDE. Ah! croyez, monsieur Werner, que je n'aurai jamais assez de larmes pour expier les souffrances que je vous cause... mais dans l'intérêt même de votre amour, qui mérite d'être mieux récompensé... je ne puis être à vous... je ne le mérite pas, monsieur Werner.

WERNER. Ah! toujours lui dans votre cœur... toujours sa pensée qui répond quand mon amour vous parle... Mathilde, il le faut... vous m'aimerez...

MATHILDE. Je ne veux pas vous être infidèle, mais je ne le serai pas non plus à son souvenir.

WERNER. Vous l'aimerez donc toujours, lui... et c'est pour lui que vous me trahissez... pour un misérable enfant, un lâche, qui a commencé sa carrière par la désertion et le parjure.... qui a jeté ses armes, au moment où il venait de les saisir, qui a renié ses drapeaux, à peine adoptés... un ami déloyal qui a répondu à mes bienfaits par des perfidies... un traître à Marie-Thérèse... un rebelle à Frédéric II! un infâme, flétri dans le camp hongrois... condamné à mort dans le camp prussien!..

MATHILDE. Monsieur... il a sa grâce!..

WERNER, *amèrement*. Ah! vous savez tout... mais croyez-vous qu'il soit sauvé.. ne suis-je pas là?... que le roi lui fasse

Digitized by Google

grâce... que Dieu le protège... qu'importe... mais tremblez si Werner le menace encore...

MATHILDE. Monsieur, il saura se défendre... peut-être vous apprendra-t-il... trop tôt qu'il n'est pas un lâche...

WERNER. Ah! vous me bravez !...

(Il déchire la grâce.)

MATHILDE. Monsieur, que faites-vous?..

WERNER. Rien... je déchirais ce papier... un papier inutile!..

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE ROI, PLUSIEURS OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.

LE ROI, *à Werner*. Vous êtes encore ici, monsieur... c'est bien... rien n'arrêtera l'exécution de mes projets... j'ai réfléchi long-tems sur l'infraction que vous avez commise à la discipline militaire, et j'ai trouvé qu'elle méritait une punition exemplaire!.. mais je me suis souvenu de vos longs et éclatans services... et ils ont obtenu grâce pour vous, à une condition... ce mariage qui est un outrage perpétuel pour mon autorité et qui met partout un embarras à côté de vos devoirs, sera rompu... et rompu à l'instant.

WERNER. Ah! c'est elle qui l'a demandé; ô rage! tout était concerté entre eux....

MATHILDE. Grand Dieu!..

LE ROI. Voici l'acte de divorce que vous allez signer tous deux... je me charge de lui faire donner ensuite une sanction régulière et authentique... quant à cette femme, elle est captive... au premier échange de prisonniers, elle sera renvoyée à Presbourg.

WERNER. A Presbourg... où le transfuge ira la rejoindre... Ah! sire, ne me séparez pas de cette femme...

LE ROI. Monsieur... la préférez-vous à moi?.. et quelques jours d'une folle passion vous feraient-ils oublier, à quarante ans, les devoirs de votre vie entière?.. oubliez-vous tous mes bienfaits?.. faut-il vous rappeler que le sac d'une ville a expié l'offense qui vous a été faite?.. Allons, monsieur, Frédéric n'est pas accoutumé à commander deux fois à un bataillon, et pour un seul homme sera-ce nécessaire... (*Werner reste immobile. A Mathilde.*) Signez d'abord.... madame.... puisque M. Werner a oublié son nom; et tandis qu'il le cherche... Eh bien! vous hésitez...

WERNER. Signer... devant moi... elle n'osera pas!..

MATHILDE. Le divorce... ah! pour moi, c'est le cloître, c'est un refuge contre tous deux. (*A l'officier.*) Donnez, monsieur.

(Elle signe.)

WERNER. Elle a signé...

LE ROI. Et maintenant, capitaine Werner, allons-nous entrer en guerre ouverte?..

(Huit heures sonnent à la chapelle. Werner un moment indécis, signe, puis tire un coup de pistolet. Le bruit d'une explosion de mousqueterie y répond aussitôt. Etonnement général.)

LE ROI. Qu'est-ce que cela, monsieur?..

WERNER. Cela, sire... c'est M. Rodolphe Alvinzy qu'on exécute...

MATHILDE. Ah!.. je me meurs !..

(Elle tombe évanouie.)

LE ROI. Mais vous n'aviez donc pas vu sa grâce!

WERNER. Je l'ai vue, sire, et j'en ai bourré mon pistolet...

LE ROI. Est-ce bien une rébellion aussi insolente... non, c'est de la folie... Quoi qu'il en soit, monsieur, vous avez donné un démenti à ma clémence royale... un démenti entre deux officiers, c'est un duel à mort... entre nous deux aussi, capitaine Werner... mais moi, je prendrai pour arme l'échafaud!..

WERNER. Sire, les soldats n'ont pas d'échafaud!.. leur mort est encore une bataille.

LE ROI. Quelle que soit cette mort, vous vous y préparerez.

(Les soldats entourent Werner.)

WERNER, *à Mathilde, qui reprend ses sens*. Il n'est plus besoin de divorce, madame, vous êtes veuve... ni à moi... ni à lui!..

4579

FIN.

IMPRIMERIE DE Vᵉ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

Digitized by Google